

La Laurentie



La Société d'histoire et de généalogie
des Hautes-Laurentides

8\$

No 22

Printemps 2018



Des forêts et des hommes

 **Desjardins**
Caisse du Cœur des
Hautes-Laurentides

Encourageons nos commanditaires !

Voisin
Dépanneur Lacelle

- ▶ 2560, ch. de la Lièvre sud, Mont-Laurier
819 499-3119
- ▶ 797, boul. A-Paquette, Mont-Laurier
819 623-1238
- ▶ 524, boul. St-François, Lac-des-Écorces
819 585-2119
- ▶ 409, rue Chasles, Mont-Laurier
819 623-1623



La Chaumière - DEPUIS 1967 -

- Frites Maison - Smoked Meat -
- Poutines - Burgers - Hot Dogs -
- Club Sandwichs - Fish 'N' Chips -
- Menu Santé - Menu Végé - Autres -

623-3432
353, boul. A. Paquette
Mont-Laurier, Québec
J9L 1K5

Bar laitier en saison estivale!

QUEUES DE CASTOR
PÂTISSERIES



Fromagerie P'tit Train Du Nord

Fromage frais du jour
Fromages de spécialités
Plateaux : fromages, terrines

624, boul. A. Paquette
Mont-Laurier, Q.c.
J9L 1L4
www.fromageriepittittrainunord.com

Tél: (819) 623-2250
1-866-816-4957
Fax: (819) 623-3055



ASSURANCES Paquin

Plus de 50 ans de confiance!

Pour une soumission d'assurance
819.623.1745

PNEUS CLÉMENT

MICHELIN
BFGoodrich
UNIROYAL
Antirouille

150, boul. A. Paquette
Mont-Laurier (Québec) J9L 1J4
819 623-1533


FUNÉRARUM
— A. OUELLETTE —

Services professionnels et confidentiels
COLUMBARIUM - CONSULTATIONS
PRÉ-ARRANGEMENTS

Rémi Blais, directeur de funérailles

680, rue de la Madone, Succ.: 456, 12e Avenue
Mont-Laurier (Québec) J9L 1S9 Ferme-Neuve (Qc) J0W 1C0
Tél.: 819-623-3751 Tél.: 819-587-3169
Télec.: 819-623-6576 Téléc.: 819-587-2084

Courriel : info@salonouellette.com
www.salonouellette.com



**N. Cloutier, P. Sigouin
P. Pelletier**
Pharmaciens-proprétaires

Lun. à vend. 8h30 à 20h
Samedi 8h30 à 17h
Dimanche Fermé

321, boul. A.-Paquette
Mont-Laurier (QC)
J9L 1K4
T 819 623-3311
F 819 623-1211

membre affilié à
Proxim



**Spécialités
pâtes, grillades
& fruits de mer**

Bar à salade
mercredi, jeudi et vendredi MIDI

Ouvert tous les jours
déjeuner, dîner et souper

111, boul. A.-Paquette, Mont-Laurier (Qc) J9L 1J2
819 623-3555

Mikes
TOUJOURS DEPUIS 1987

Jocelyne Lafreniere, Propriétaire
939, boul. A.-Paquette
Mont-Laurier (Québec) J9L 3J1
Tél.: 819 623-6090 • Téléc.: 819 623-9641



GLC
Audio Vidéo

XPLORNET
millenium
Bell
Dépannage
extérieur

- Informatique • Cellulaires • Téléviseurs et DVD
- Cinéma maison • Accessoires Informatiques et logiciels
- Antennes paraboliques • Location d'équipement

249, rue de la Madone, MONT-LAURIER J9L 1R3
819 623-7414 • 819 623-1330

Bruno Lavoie
bruno@glcaudiovideo.ca



Mot de la présidente

par Shirley Duffy, présidente de la SHGHL

Chers membres et amis du patrimoine,

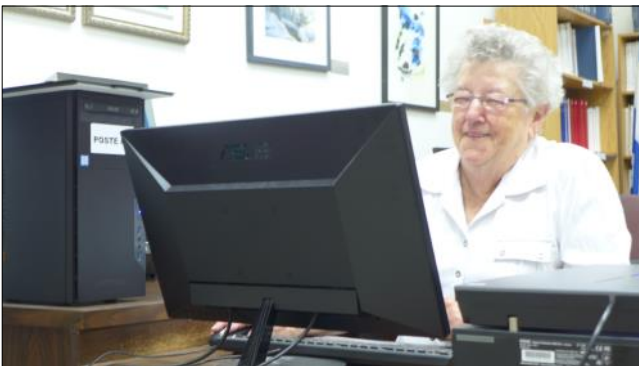
Impossible de vivre dans les bassins versants de la Lièvre ou de la Rouge sans comprendre l'importance de l'industrie forestière dans le développement économique de notre région. Bien sûr, le curé Labelle a encouragé la colonisation de notre région mais l'industrie forestière a aussi joué un grand rôle dans son développement. Cette édition de La Laurentie explore plusieurs aspects de cette histoire. Les auteurs se sont dépassés et je remercie chacun et chacune d'avoir accepté de partager ses connaissances avec nous.

Ce même thème de l'industrie forestière se continue dans notre musée virtuel, dans notre exposition estivale et dans un nouveau circuit historique. Des tournées en autobus vous permettront de visiter les sites de fermes forestières, de moulins à scie, etc. Nos archives sont mises à profit pour toutes ces activités. Quelle richesse nous possédons ! Nous sommes fiers de la partager avec vous.

L'autre richesse de votre Société ce sont ses bénévoles. Je le répète souvent mais pas assez : Merci de votre contribution.

Nous sommes heureux de vous confirmer que l'agrément pour notre service d'archives a été reconduit par Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Nous pouvons donc continuer à préserver et à faire connaître votre histoire. Les archives sont disponibles pour consultation par tous. N'hésitez pas non plus à nous confier les vôtres ou à nous les laisser numériser. Pourquoi ne pas partager la photo de votre grand-père au chantier ou au moulin à scie de votre village ?

Nous vous attendons en grand nombre à nos activités. L'histoire de l'industrie forestière, c'est notre histoire à tous !



Notre bénévole de l'année

C'est madame Lucie Lamoureux que notre organisme a choisi d'honorer cette année dans le cadre du Mérite municipal de la Ville de Mont-Laurier. Chaque vendredi elle fait la numérisation des négatifs du fonds d'archives Boudreault. Son objectif : finaliser la numérisation des 30 000 négatifs contenus dans ce fonds afin d'en faire bénéficier les chercheurs. Merci à toi Lucie !



Visitez notre nouveau musée virtuel et découvrez **L'industrie forestière dans les Hautes-Laurentides**. Une exposition virtuelle qui valorise la richesse patrimoniale et archivistique des Hautes-Laurentides.

www.fortsdenotrehistoire.com



La Laurentie est publiée par La Société d'histoire et de généalogie des Hautes-Laurentides.

Coordonnées :

385, rue du Pont, C.P. 153, Mont-Laurier (Québec) J9L 3G9
Téléphone : 819-623-1900
Courriel : shghl@hotmail.ca
Site internet : www.genealogie.org/club/shrml/



La Société d'histoire Hautes-Laurentides

Heures d'ouverture :

Du **mardi au vendredi** de 9h à 12h et de 13h à 17h
Le **mercredi** de 13h à 17h

Équipe de publication :

Benoît Bourbeau, Shirley Duffy, Gilles Guénette, Michelle Meilleur,
Louis-Michel Noël, Véronique Paul, Nadine Proulx.

Collaboration spéciale :

Hélène Beauchamp, Diane Bilodeau, Claude Boudrias, Bernard Émard, Richard Lagrange, Caroline Meilleur, Francine Ouellette, Danielle Ouimet, Luc Paquette, Christian Pilon, Diane Sirard.

Correction : Rémi Prévost, Solange Nantel

Impression : Imprimerie L'Artographe

Nos responsables :

Archiviste : Benoît Bourbeau
Coordonnatrice : Véronique Paul
Histoire : Louis-Michel Noël
Généalogie : Diane Bilodeau et Daniel Pambrun

Cotisation annuelle :

La cotisation annuelle des membres (30\$) comprend l'abonnement à *La Laurentie*.

Les articles peuvent être reproduits avec mention de la source, sauf lorsque apparaît le signe ©. Les opinions émises dans les articles publiés n'engagent que leurs auteurs et non la Société.

Toute personne intéressée à publier un article dans *La Laurentie* est invitée à contacter la SHGHL. La Société se réserve le droit de refuser un article ou d'en corriger le style et la grammaire ou de les écarter, mais n'y apportera pas de changement majeur, tant dans la forme que dans le contenu, sans avoir consulté l'auteur.

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada ISSN 1919-6830

Page couverture : Convoi de bois scié en route vers la gare de Mont-Laurier. Debout devant le premier charriot on voit le marchand de bois Hervé Lafleur. Source : P27 Fonds Studio Alcide Boudreault.

Sommaire

Mot de la présidente.....	3
Notre bénévole de l'année.....	3
La Ferme Columbia.....	5
Travail en forêt dans la Rouge.....	6
La Ferme d'en Haut.....	10
50 ans au service des propriétaires forestiers.....	11
Les MacLaren : un destin hors du commun.....	12
Pourquoi récolter des arbres encore aujourd'hui ? ..	15
La Ferme du Wabassee.....	16
La ferme neuve de la montagne.....	17
De Bellerive à Mont-Laurier.....	19
La cuisine dans les chantiers.....	20
Des moulins de père en fils.....	21
Les Squatters.....	26
Entrevue avec Jean-Claude Brisebois.....	28
Chronique de l'archiviste.....	30
Encourageons nos commanditaires.....	2 et 31



EXPOSITION

Du 25 juin au 31 juillet 2018

Des forêts et des hommes

Présentation de photos, d'artefacts et de documents d'archives qui témoignent de l'histoire de l'industrie forestière dans les Hautes-Laurentides au XX^e siècle.

Au studio de la Maison de la culture (385, rue du Pont, Mont-Laurier)

Du lundi au vendredi de 11h à 18h
Guide d'exposition sur place | Entrée libre

Distribution

Le dernier numéro de La Laurentie est distribué dans les points de vente suivants : **Mont-Laurier** : Bureau d'accueil touristique (300, boul. Albiny-Paquette) - Librairie Jaclo (500, rue de la Madone) - Papeterie des Hautes-Rivières (532, rue de la Madone) - Tabagie Calumet (Plaza Paquette). **Rivière-Rouge** : Tabagie Raymond (436, rue L'Annonciation).



La ferme Columbia, la première ferme forestière dans l'Outaouais ?

par Claude Boudrias, géographe

On sait que les fermes forestières étaient vastes et très bien organisées. Il y avait plusieurs bâtiments et des équipements très modernes pour l'époque. D'où vient donc ce modèle d'organisation alors que les cantons qui supportaient la colonisation n'ont vu le jour qu'à la fin du 18^e siècle et que le régime seigneurial n'a pris fin qu'au milieu du 19^e siècle ?

L'histoire de l'Outaouais et de son développement forestier sont intimement liés à Philemon Wright, un cultivateur américain venu s'installer au Québec où il y joua les rôles de pionnier, de colonisateur et d'entrepreneur. Il se fit concéder des terres dans le nouveau canton de Hull au début des années 1800. En 1801, il procède à l'arpentage du canton de Hull. « Cet arpentage fut effectué en vertu d'un mandat émis par le gouvernement, le 25 mars 1800, en faveur de Philemon Wright, de deux de ses fils et sept associés, qui obtinrent un octroi de 13 700 acres par lettres patentes, le 3 janvier 1800, de l'hon. T. Dunn, alors administrateur de la province⁽¹⁾ ».

Suite au blocus continental de Napoléon qui empêchait l'Angleterre de s'approvisionner en bois d'œuvre en Europe, Philemon Wright a saisi cette opportunité et a fait flotter son premier train de bois ou « cage » en 1806 jusqu'à Montréal. Le voyage a duré 35 jours⁽²⁾. C'était le début de l'exploitation forestière à grande échelle. En 1823, Wright a rendu à Québec plus de 300 cages⁽³⁾. Pour son exploitation grandissante, Wright avait besoin de plus en plus d'hommes et d'animaux qu'il fallait nourrir. Il avait besoin de nouvelles superficies à cultiver.

« Wright avait vendu en 1 804 cent acres de terre boisée, avoisinant la dite ferme appelée Columbia (Columbia farm), au prix de deux piastres l'acre. Voulant agrandir sa terre en 1814, il acheta cette étendue de terrain au prix de \$20 l'acre. Soixante acres de terre avaient été mis en culture depuis dix ans par



Maison de la ferme Columbia. Vue arrière. Jean-François Rodrigue 2006, © Ministère de la Culture et des Communications.*

l'occupant et quelques constructions avaient été élevées⁽⁴⁾ ».

« La terre Columbia farm excitait surtout l'intérêt et l'admiration du visiteur. Elle était à un mille et demi de l'Outaouais, à l'ouest de la maison de Wright. Son intelligent propriétaire semblait avoir eu à cœur d'en faire une ferme modèle. Le discernement et l'esprit économique qui présidaient à l'administration de cette belle étendue de

terrain ne laissent, dit Bouchette, rien à désirer et lésaient le plus grand honneur à Wright⁽⁵⁾ ».

« De 1816 à 1823, la ferme de M. Wright, appelée « Ferme Columbia », contenait au moins 800 acres entièrement déboisées, dont 300 en culture et le reste en prairies⁽⁶⁾ ». « En 1829, M. Wright possédait 16 145 acres dans Hull et Lochaber, et 5 000 dans Templeton⁽⁷⁾ ».

Plusieurs grandes fermes ont certainement supporté l'exploitation forestière de Philemon Wright et le développement de la région de l'Outaouais. C'est quand même sur un modèle de grandes fermes, semblables à celle de la Ferme Columbia, que les exploitants forestiers ont développé leur exploitation sur des territoires que la colonisation n'avait pas encore atteints.

1. Joseph TASSÉ, Philemon Wright ou colonisation et commerce du bois, Montréal, 1871, La Minerve, p. 22. 2. Idem, p. 33. 3. Idem, p. 35. 4. Idem, p. 44. 5. Idem, p. 54. 6. J.E. GARON, Historique de la colonisation dans la province de Québec de 1825 à 1940, Québec, 1940, p. 37. 7. Idem, p. 37. * Reproduction d'une œuvre publiée par le gouvernement du Québec. Cette reproduction n'a pas été faite en association avec le gouvernement du Québec ni avec l'appui de celui-ci.



La Brève histoire sur le travail en forêt dans la Rouge du milieu du XIX^e siècle au début du XX^e siècle

par Richard Lagrange, historien et professeur d'histoire au collégial à la retraite

C'est pour abattre l'épinette rouge aussi bien que pour répondre à l'appel du curé Labelle que les colons traversèrent les montagnes des Hautes-Laurentides et défrichèrent la vallée de la Rouge. Les pins géants et les petites épinettes, les scieries et les moulins à scie, les chantiers et les villages forestiers, les défrichements et les chemins de terre : c'est toute une culture régionale qui s'est formée et transformée au fil de l'évolution de la colonisation et de l'exploitation forestière dans la vallée de la Rouge¹. Nous allons dresser quelques grandes lignes de cette page d'histoire. La première partie aborde les compagnies forestières, et la deuxième, les conditions de travail des hommes de chantier.

La compagnie Hamilton Brothers

L'ouverture de la vallée de la Rouge à l'exploitation forestière se fit par étape, à partir du milieu de la décennie de 1850. La compagnie Hamilton Brothers s'adonne principalement au commerce du bois équarri. Elle coupe systématiquement tous les pins blancs et rouges qui seront équarris sur les lieux de l'abattage et expédiés en Angleterre. Elle remonte les principaux affluents de la rivière de l'Outaouais, notamment la Nation et la Rouge vers des territoires jusque-là laissés inoccupés par les Blancs². La région était relativement bien pourvue en pins géants, mais ils se raréfièrent à la suite d'une exploitation intensive.



Les scieries de la compagnie Hamilton Brothers à Hawkesbury sur la rivière Outaouais en 1859. Source : Collection Richard Lagrange.

Selon nos sources archivistiques, la compagnie Hamilton Brothers obtient en 1852 les premières concessions de droit de coupe dans la vallée de la Rouge. Il s'agit de l'extraction du bois équarri, principalement le pin rouge et blanc. Les pièces de pins de première qualité sont équarrées à la hache. Par la suite, elles sont transportées par flottage, c'est-à-dire la drave sur la rivière Rouge jusqu'à Hawkesbury. Là, elles sont assemblées en radeaux ou cages que l'on fait flotter sur la rivière des

Outaouais et sur le Saint-Laurent jusqu'à Québec. À cet endroit, les radeaux sont démontés et le pin équarri est embarqué sur des navires à destination de l'Angleterre.

Ce type d'exploitation du bois équarri présente un problème de ravitaillement des chantiers isolés de plus en plus loin en forêt. Pour y remédier, la compagnie Hamilton Brothers ne tarde pas à se rendre compte qu'il serait avantageux de produire sur place les vivres en parlant de la nourriture pour les bûcherons ainsi que le foin et l'avoine nécessaires à l'entretien des centaines de chevaux utilisés pour les travaux forestiers. Ce furent les raisons qui entraînèrent le défrichement et la mise en place d'une chaîne de fermes échelonnées le long de la rivière Rouge³. On compte trois fermes agricoles ayant appartenu à la compagnie Hamilton Brothers. Il s'agit de la Ferme d'en Bas à La Conception, la Ferme du Milieu à L'Annonciation et la Ferme d'en Haut à L'Ascension.

Ces fermes étaient distantes l'une de l'autre d'une trentaine de kilomètres. Elles étaient de grands établissements agricoles comprenant plusieurs bâtiments : maisons, granges, étables, écuries, etc. Chaque ferme avait environ 1 500 acres de terre située de chaque côté de la rivière que l'on traversait avec l'aide de chalands. Grâce à ce système de communication, les voitures à cheval, les marchandises et les équipements de la compagnie Hamilton Brothers, et plus tard, ceux des colons, pouvaient franchir la rivière Rouge.

À partir de la décennie 1880, la rareté du pin incita la compagnie de bois à le remplacer par l'épinette blanche ou rouge. Ce type d'exploitation du bois équarri est en net déclin à la fin du XIX^e siècle et est remplacé par l'industrie du bois scié.

La colonisation et la forêt

À compter des années 1870, le curé Labelle explore la vallée de la Rouge qui était déjà sous le contrôle des compagnies forestières. Il voit l'existence de ces fermes agricoles et ces multiples chantiers révélant le potentiel économique du Nord. Il élabore un plan de colonisation visant la conquête du sol et de ses ressources au profit des colons. Mais les lots de colonisation s'avèrent difficiles à défricher et rarement propices à l'agriculture. En effet, les bonnes terres sont rares. Des sols pauvres et rocailleux permettent à peine de vivre. Aux yeux des colons, la forêt devient alors une industrie complémentaire à l'agriculture et représente un revenu d'appoint indispensable. Durant la saison morte, plusieurs vont au chantier et ne reviennent que pour les labours au printemps. Ce que les historiens nomment le système agroforestier. Le commerce du bois entraîna aussi la construction de plusieurs moulins à scie et attira de nouveaux colons. Là où étaient les chantiers de bois des Hamilton, se créent des villages.

Les compagnies forestières Riordon, Perley et Fee

En 1883, la compagnie Hamilton Brothers vend ses droits de coupe à Alex Baptist qui le cédera en 1896 à la compagnie Riordon Paper Mills Limited. Dans la même année, la compagnie G.-H. Perley d'Ottawa acquiert les limites de la compagnie Hamilton Brothers du côté est de la rivière Rouge.

Toutes ces compagnies feront du bois de sciage. Elles installeront des moulins dans certains villages pour scier le bois en planche et en madrier. On continuera également à transporter les billes par flottage sur la rivière Rouge jusqu'à Calumet et à Hawkesbury; c'est là que le bois est transformé en matériau de construction et transporté vers les marchés. Pour ce type d'exploitation, les marchands de bois utilisent des arbres de moins grandes dimensions et coupent un plus grand nombre d'espèces ligneuses.

Au début du XX^e siècle apparaît un nouveau produit : le bois à pâte pour la fabrication du papier. Ce type d'exploitation permet une coupe plus systématique de la forêt. L'émergence de l'industrie des pâtes et papier modifia radicalement le mode de mise en valeur du potentiel forestier. On assista à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e à une valorisation des essences traditionnellement dites « vulgaires ». Du coup, les tendances de

la consommation de matières ligneuses furent inversées, la demande se concentrant sur l'épinette et le sapin. Dorénavant, l'industrie de la pâte allait réclamer des arbres d'une vingtaine d'années et de petit diamètre. Les compagnies Riordon et Perley ainsi que la nouvelle compagnie Church and Fee au village de Labelle coupent le bois de la vallée de la Rouge pour la fabrication du papier. Le bois coupé est aussi amené par la drave sur la rivière Rouge aux usines de transformation de pâte et papier. L'essentiel de leurs activités consiste désormais à faire de la « pitoune », le bois de quatre pieds.



Le Moulin Perley. Source : Collection Richard Lagrange.

La CIP

En 1912, la compagnie Riordon Paper Limited achète les droits de coupe de la compagnie G.-H. Perley et, en 1918, ceux de la compagnie Church and Fee. Puis, en 1915, la Canadian International Paper (CIP), filiale de la multinationale américaine International Paper, fait l'acquisition de la Riordon et deviendra le seul maître du domaine forestier de la vallée de la Rouge.

Comme nous venons de le voir précédemment, à partir du milieu du XIX^e siècle, les forêts de la Rouge sont contrôlées et exploitées par des compagnies anglaises et américaines. Cette exploitation forestière se borna à l'équarrissage et au sciage du bois et se consacra à une coupe intensive des arbres sans préoccupation de renouvellement qui n'était pas une priorité à cette époque. Aucune usine de transformation du bois ne fut installée dans la région qui joua le rôle de pourvoyeuse de bois. Voyons maintenant les conditions de vie et de travail des hommes de chantier.

Les bûcherons et les draveurs

Les hommes de chantier se souviennent ...

L'agriculture ne suffisant pas, plusieurs colons pour survivre prendront le chemin des compagnies forestières. Ils deviendront bûcherons tandis que d'autres, faisant aussi la drave, se transformeront en véritables hommes de chantier. Durant mes recherches sur l'histoire de la région dans les années 1980, j'ai eu l'occasion de rencontrer ces hommes de chantier qui avaient accepté d'évoquer leurs souvenirs, leurs conditions de vie et de travail au début du XX^e siècle. Ces témoignages montrent l'empreinte de la forêt qui a façonné la culture locale et régionale. Voici quelques extraits d'entrevues avec trois anciens bûcherons et draveurs de la Rouge.

« À deux hommes, on coupait 100, 125 et 130 billots par jour. On montait dans le bois avec une grande scie, un godendard et pis des haches. On abattait un arbre. On mesurait la longueur du billot : 12 pieds, 13 pieds. On débranchait. D'autres passaient avec des chevaux. Ils les ramassaient. Ils les mettaient en tas, en pile : 200, 300 billots ensemble. Ce n'était pas bien drôle les premières années dans le bois. Il y a 50, 60 ans, 70 ans, 75 ans. Mal nourris, du pain, des beans, de la mélasse.

L'été sur la drave partout y faisait un camp. Il faisait chauffer le sable avec un gros feu. Il mettait le chaudron là-dedans. Il enterrait ça. C'était du manger de première classe. Du beau pain. On était sur les billots pis on sautait les rapides avec une perche dans les mains pour balancer. Quand y mouillait bien fort, c'était là que les hommes travaillaient bien plus. C'était plus dangereux.»

- Entretien de Henri Ouellette, 95 ans, bûcheron de La Macaza, avec Richard Lagrange, 1980. -

« Dans ce temps-là ce n'était pas de la pitoune, de la pitoune vous savez qu'est-ce que c'est du quatre pieds, c'était des billots de 12 pieds ou 16 pieds de long. C'était tout pilé ça. Ils étaient sept par gang : deux qui bûchaient, qui coupaient avec leur godendard, vous savez il n'y avait pas de sciote dans ce temps-là, au commencement, et puis il n'y avait que deux qui faisaient les petits chemins, un qui pilait. Il avait un cheval qui traînait les billots au rollway [tas de billes] pis un autre homme qui les roulait pis les pilait au rollway. C'était de même que ça marchait.

C'était du bœuf, du lard salé, des beans. Ils montaient les animaux quand il commençait à faire froid. Ils mon-

taient les animaux vivants au camp. Pis là quand il faisait plus froid, ils les abattaient pis ils faisaient geler le bœuf pour l'hiver et pis quand le cook, le cuisinier en avait besoin, il en faisait dégeler un quartier et pis on mangeait ça. Il faisait son pain. Il faisait le boulanger lui-même. »

- Entretien de Polydore Jeannotte, 95 ans, mesureur de L'Annonciation, avec Renée Veillette, 1981. -



Les draveurs. Source : Collection Richard Lagrange.

« Les premières années, ça débutait dans le mois d'août, commencement de septembre. Mais après, ça débutait plus tard parce que les outils ont changé, les modes de travail ont changé. En moins de temps, on faisait le même ouvrage parce qu'on était mieux outillé qu'avant. Faire dix heures de bûchage dans le bois. Je ne compte pas le temps qu'on marche pour s'en aller travailler ni le temps qu'on marche pour s'en revenir. Je compte dix heures le temps qu'on est dans le bois. On travaillait pour une piastre par jour, une piastre et demie, deux piastres.

On débutait toujours par un camp à la tête des chantiers. Si l'on n'avait pas de camp, pendant la drave, c'était dans un camp de toile. Les camps de toile n'avaient pas de plancher. C'était des camps pour huit draveurs. On couchait huit de large, pas de poêle, pas de feu, pas rien. Une couple de couvertures de laine. Ordinairement à la première pluie, ça mouillait ces maudites couvertures pis c'était trempé pour le restant de la run. »

- Entretien de Armand Lapointe, 76 ans, charretier de La Macaza, avec Richard Lagrange, 1980. -

Contre la mainmise des grandes papetières

Les journaux d'époque sont également une source riche d'informations sur la réalité critique du travail en forêt. À Labelle, il existait un journal libéral et nationaliste, L'Étoile Polaire de Joseph Demers qui défendait, comme le député du comté de Labelle Henri Bourassa, le projet de l'émancipation économique des Canadiens français. Dans un article paru le 7 septembre 1907 et intitulé: « Servage au XX^e siècle dans la province de Québec », le journal dénonce le rapport de domination des compagnies forestières sur les colons qui est maintenu et renforcé par l'État. La coupe de bois dans la vallée de la Rouge et dans tout le Québec se fait dans le cadre du système de concessions. Propriétaire des terres de la Couronne, le gouvernement du Québec concède le droit exclusif d'y couper le bois à des compagnies qui doivent payer en échange un droit de coupe. C'est ainsi que les compagnies se taillent de véritables domaines forestiers. Voici un extrait de cet article :

« Nos seigneurs à nous colons aujourd'hui c'est toute la bureaucratie rapace et les politiciens affamés qui savent bien que les départements de colonisation et mines sont ceux où les pots de vin sont les plus cachés et les plus rémunérateurs.

Les Canadiens-français révoltés ont aboli les rentes seigneuriales il y a 50 ans, mais notre Bureaucratie gouvernementale nous a créé des seigneurs du Nord dans les marchands de bois en leur concédant des valeurs inestimables pour des prix dérisoires souvent (et partage des copains et des bureaucrates en arrière) et taillant des seigneuries dans nos domaines publics à tous les exploités tandis que les terres publiques devraient appartenir toujours et avant tout aux colons à qui on les refuse. Les gens de 1837 étaient en grande partie nôtre et les rouges de Saint-Hyacinthe, et ailleurs en applaudissant votre vaillant député [Henri] Bourassa ont montré qu'ils sympathisent avec nous exploités et serfs du XX^e siècle et origine de libéralisme comme tous les serfs. »

Conclusion

Ce texte a voulu rappeler les grandes étapes de l'exploitation forestière dans la vallée de la Rouge du milieu du XIX^e siècle au début du XX^e siècle. Il a aussi évoqué la lutte qui opposait la colonisation à l'industrie forestière. Le curé Labelle lui-même tentera, en vain, de briser ce

monopole par l'adoption d'une loi en 1888, alors qu'il était sous-ministre dans le gouvernement libéral d'Honoré Mercier. Il a échoué. Il sait que, faute de terre culti-



Campement de draveurs. Source : Collection Richard Lagrange.

vable suffisante, le colon ne peut survivre sur une terre neuve, si on ne lui permet, en même temps, de vendre lui-même son bois. Or, les compagnies forestières lui livrent une guerre de droits de coupe sans merci, en obtenant du gouvernement provincial des concessions exclusives en échange de leurs contributions à la caisse électorale du parti. À ce moment-là, les concessions forestières représentaient le tiers des revenus du gouvernement.

Terminons cet article sur une note culturelle en soulignant l'apport des bûcherons et des draveurs à la conscience historique de la région. On devrait les considérer, au même titre que les défricheurs, comme des bâtisseurs et des fondateurs des villages de la Rouge, et de la MRC d'Antoine-Labelle.

1. Pour connaître davantage cette histoire, consultez les monographies locales et allez visiter l'exposition que j'ai réalisée, avec le regroupement des Précambriens, au Centre d'interprétation de la drave à la pourvoirie Cécaurel du réservoir Kiamika. Ces travaux contribuent à caractériser la spécificité culturelle de l'ancienne région de colonisation du curé Labelle : la vallée de la Rouge. **2.** Cet immense territoire, appelé à cette époque la vallée de l'Ottawa, était depuis des millénaires celui des Algonquins, les Anishnabe. Bien avant la Confédération canadienne de 1867 et l'arrivée des défricheurs et du curé Labelle, le gouvernement du Canada-Uni avait regroupé les Anishnabe dans des réserves dont celle de Maniwaki, Kitigan Zibi en 1853, en vue de les déposséder de leurs terres de chasse et de pêche. **3.** Ces fermes agricoles furent établies également le long de la rivière du Lièvre, et ailleurs au Québec par différentes compagnies forestières.



La Ferme d'en Haut

par Hélène Beauchamp et Christian Pilon, actuels propriétaires de la Ferme d'en Haut

La Ferme d'en Haut fut construite vers l'année 1865 par la compagnie Hamilton Brothers, alors concessionnaire du bois sur les terres du gouvernement. La ferme, comme d'autres de l'époque, servait à produire des denrées pour approvisionner les chantiers forestiers.

En 1886, la ferme est vendue à Ambroise Charbonneau* qui acquit le 7 mars 1904 les terres environnantes appartenant à la couronne. M. Charbonneau et ses descendants en ont été propriétaires jusqu'au 15 juin 1911. Ensuite, plusieurs propriétaires se succèdent jusqu'au 6 mai 1920 et depuis, la Ferme d'en Haut a toujours appartenu à la famille Beauchamp.

En effet, le 6 mai 1920, M. Pierre Beauchamp, le grand-père en fait l'acquisition quelques années après son arrivée à L'Ascension avec sa femme Rose-Emma Séguin et leur dix enfants. Puis son fils, M. Raoul Beauchamp et sa femme Jacqueline Yelle prendront la relève agricole le 25 avril 1955. Ils auront huit enfants, tous nés dans la maison de la Ferme d'en Haut. M. Beauchamp se bâtit de l'autre côté du chemin en 1975 et c'est sa fille Hélène qui acquiert la maison le 25 mai 1987 avec son conjoint Robert Deschamps. Ils y élèvent leurs deux

enfants, Gabrielle et Stéphanie. Robert décède en 2005. Malgré cela, Hélène conservera la maison jusqu'à l'arrivée de Christian Pilon, son conjoint actuel et copropriétaire depuis avril 2014.

C'est alors que débutent des travaux majeurs de rénovation de la maison. Ces travaux ont été faits de façon à conserver son cachet. En effet, le revêtement extérieur a été refait de pin rouge provenant d'une plantation aménagée par le père Raoul Beauchamp au début des années 1960. Les fenêtres originales encore présentes furent conservées mais doivent être restaurées.

Lors des rénovations, un bâtiment fut construit par-dessus la partie du bâtiment de style canadien dont les planches servaient à la fois de finition extérieure et intérieure et qui étaient ajourées dans la portion atelier et grenier. Cela a permis d'isoler murs et toiture et de conserver les planches originales vues de l'intérieur. L'atelier est maintenant une salle à manger dont les murs et plafond sont demeurés authentiques. On peut y voir de façon très évidente les méthodes de construction du temps.



Source : Famille Beauchamp.

Le grenier qui surplombe la cuisine et la salle à diner et qui servait à conserver le grain autrefois a lui aussi gardé son cachet véritable. Les poutres, toutes visibles, certaines équarries à la hache, et le plancher-plafond fait du bois original, donnent un cachet unique à l'intérieur de cette maison.

Lors des rénovations, il a été souligné qu'il aurait été beaucoup plus facile et moins onéreux de démolir et de reconstruire le bâtiment, mais la passion des deux propriétaires a fait pencher la balance. Un attachement profond d'Hélène Beauchamp à ce bâtiment, puisque depuis près de 100 ans sa famille en est propriétaire et un désir de Christian Pilon de conserver et de mettre en valeur le patrimoine bâti, ont permis d'investir tous les efforts et les milliers d'heures nécessaires à la rénovation d'un tel type de bâtiment. Initialement, plusieurs bâtiments avaient été érigés sur la ferme : une étable, un hangar, une glacière où l'on mettait des blocs de glace pour conserver les denrées, une laiterie et bien

entendu la maison de la ferme. Aujourd'hui, ils ont été remplacés par des jardins, plantation de camerises, aménagement paysager, champs, poulailler, remise et hangar qui conservent le cachet agricole à la propriété. Il ne reste plus que la maison, qui marqua l'histoire du début de la colonisation de la Haute-Rouge, et une grange qui fut déménagée de l'autre côté du chemin en 1975.

Raoul Beauchamp disait que la ferme était sacrée, puisqu'une multitude de mariages, de baptêmes, de funérailles s'y sont déroulés. Il paraît même que le curé Labelle y serait venu...

* Répertoire du patrimoine culturel du Québec. Note : Les dates d'achat et de transfert de propriétés proviennent des contrats et lettres patentes que nous avons en main.

Plus de 50 ans au service des propriétaires forestiers

Par L'Alliance des propriétaires forestiers Laurentides-Outaouais

Le Syndicat des producteurs de bois du comté de Labelle (SPBCL) fût fondé en 1964. À cette époque les propriétaires de lots à bois décidèrent de se regrouper afin d'améliorer les conditions de mise en marché de leur bois. En effet, jusque-là le propriétaire forestier n'avait aucun contrôle sur la quantité et le prix du bois qu'il pouvait vendre.

Le plan conjoint

C'est en 1965 que les membres du syndicat obtiennent leur plan conjoint auprès de la Régie des marchés agricoles du Québec. Un plan conjoint est un outil qui donne la possibilité aux propriétaires-producteurs de négocier collectivement toutes les conditions de mise en marché des produits forestiers et d'en régler les modalités. Mécanisme d'action collective, le Plan conjoint tend alors à équilibrer les rapports de force entre les acheteurs de bois et les propriétaires-producteurs forestiers de la région.

Coopération et intégration

En 2014, suite à la dissolution du Syndicat des proprié-

taires forestiers du Sud-Ouest du Québec, le sud de la région administrative des Laurentides, la MRC de Papineau ainsi qu'une partie de la MRC des Collines-de-l'Outaouais et de la Vallée-de-la-Gatineau sera intégrée au Syndicat. En effet, la nouvelle réalité forestière qui suit la crise forestière de 2006 à 2014 force le regroupement à se stabiliser et à réduire les coûts administratifs.

Cet ainsi qu'en 2016 le Syndicat des producteurs forestiers de Labelle devient l'Alliance des propriétaires forestiers Laurentides-Outaouais. Regroupant sous sa juridiction la région administrative des Laurentides au complet, la partie sud-est de l'Outaouais dont la MRC de Papineau, une partie de la MRC des Collines-de-l'Outaouais et de la Vallée-de-la-Gatineau, la ville de Gatineau, de Laval et la Communauté urbaine de Montréal. Au total 11 MRC et 125 municipalités/villes forment la nouvelle entité syndicale.





Les MacLaren : un destin hors du commun

par Benoît Bourbeau, archiviste

Rédiger l'histoire d'une famille se limite parfois à décrire des liens familiaux et des habitations sur une échelle temporelle et spatiale plus ou moins grande, mais écrire celle des MacLaren est un peu plus complexe. En effet, par l'influence de leurs compagnies, les MacLaren ont contribué à façonner le paysage et la société des régions qu'ils ont dominées. Il s'agit donc ici, de distinguer le plus possible la vie familiale de celle de la compagnie, mais aussi, de les décrire conjointement lorsque nécessaire.

Une famille anglo-protestante d'origine écossaise



« Pinehurst », la résidence de James MacLaren sur la rive droite de la rivière du Lièvre à Buckingham vers 1894. Photographie William James Topley. Collection Pierre Louis Lapointe.

Les origines de la famille MacLaren se situent à Balquhidder sur les rives du Loch Voil en Écosse. Le nom Maclabhrainn (en gaélique écossais) devient MacLaurin, puis MacLaren. James MacLaren naît le 25 juillet 1760 et épouse Jean Mary McCaunie le 22 juillet 1783. Son fils David émigre au Canada avec le duc de Richmond, alors promu gouverneur-général. Son autre fils Henry émigre aussi et s'établit sur les rives de l'Outaouais, dans le canton de Torbolton, au Haut-Canada, à un endroit aujourd'hui connu sous le nom de MacLaren's Landing. Quelques années plus tard, David MacLaren et tout le reste de la famille sauf Henry déménageront à Wakefield et établiront un moulin à farine sur les rives de la rivière La Pêche.

David MacLaren érige à cet endroit la « Manor House », devenue un CHSLD, ainsi que la Guest House, un peu en amont du moulin à farine. Ce moulin est aujourd'hui un hôtel. Les MacLaren construisent aussi leur maison sur la rive nord de la rivière La Pêche en face du moulin à farine. Un cimetière est érigé à quelque distance de ce domaine familial. Parmi la parenté de David, notons le

poète et journaliste William Motherwell, Sir James Campbell, Lord Provost de Glasgow, James A. Campbell, député, et Sir Henry Campbell-Bannerman, premier ministre de Grande-Bretagne.

Buckingham ville forestière

En 1824, Justus Smith construit un moulin à scie à Buckingham et Levi Bigelow, de Stanstead, engage des hommes pour couper du bois sur les lots qu'il vient d'acquérir, histoire de rencontrer ses obligations légales de colon, sauf que Levi Bigelow est en réalité un entrepreneur forestier qui construit un moulin à scie en 1826. D'ailleurs, en 1830, il construit un magasin et une maison sur la rue Principale et est nommé maître de poste du district. Il donne aussi un terrain pour construire l'église Unie en 1837. C'est dans ce cadre que les MacLaren commencent, au début du XIX^e siècle, à construire leur empire commercial et industriel.

À cette époque, les MacLaren ont des possessions ailleurs dans la région, autant du côté québécois qu'ontarien. En 1853, James MacLaren et Joseph Merrill louent le moulin à scie de Thomas MacKay sur la rivière Rideau à Ottawa. James MacLaren achète aussi quelques-uns de ses lots de sorte que la James MacLaren possédera la Green Island, lieu de l'actuel hôtel de ville d'Ottawa. L'empire de la James MacLaren et de ses filiales s'étend aussi au Vermont et au Massachussets. L'empire de James MacLaren s'étendra même à la côte ouest du Canada en 1887 alors que, suite à l'ouverture du chemin de fer, James MacLaren et James G. Ross, de Québec, fonderont la MacLaren-Ross Lumber Co. ainsi que la North Pacific Lumber Company Limited. Ces deux usines, situées à quelques pas l'une de l'autre, connaîtront des débuts prometteurs, mais des difficultés forceront la fin des opérations en 1914.

Les MacLaren à Buckingham

James MacLaren et son frère John s'établissent à

Buckingham, où ils achètent des parts d'un moulin à scie de Baxter Bowman en 1864 et l'acquièrent en 1872. L'épopée des MacLaren à Buckingham trouve donc ses racines vers le milieu du XIX^e siècle. À partir de cette date, la famille établira graduellement un véritable empire industriel dans toute la vallée de la Basse-Lièvre. Comme nous l'avons vu un peu plus haut, James MacLaren a su étendre son empire bien au-delà des limites géographiques de la Basse-Lièvre, mais aussi au-delà des activités reliées à l'industrie du bois de sciage. En effet, nous pourrions parler d'une concentration verticale d'activités dans le cas de la MacLaren et bien plus encore. En 1885, James MacLaren devient le premier président de la banque d'Ottawa et possède 100 000 \$ en capital dans l'entreprise, soit le tiers de sa valeur. Notons aussi l'existence de la Gibbs-Franchot-MacLaren Co. Ltd. Acid Works à Buckingham. La James MacLaren & Co. avait aussi donné au QMO & O, en 1878, le terrain nécessaire à la construction du chemin de fer en retour du droit pour la compagnie de construire ses chemins de fer jusqu'à celui de la QMO & O, et que les jonctions de ces chemins de fer soient entretenues aux frais de celle-ci.

Un monopole industriel et social dans la Basse-Lièvre

Mais c'est surtout après le décès de James MacLaren, en 1892, que la James MacLaren construit sa concentration verticale et prend véritablement les commandes de toute la vie sociale, politique et économique de la vallée de la Lièvre. En matière d'énergie, la James MacLaren achète les droits sur la production d'électricité à High Falls et exploite, avec la Electric Reduction Company Limited, la production d'électricité aux Upper Falls, à Buckingham. En 1899, la Albert MacLaren Electric Light Company reçoit l'exclusivité de la fourniture de l'électricité au village de Buckingham.

En 1894, Alexander MacLaren est conseiller municipal à Buckingham et la James MacLaren possède plusieurs dépôts dans la vallée de la Lièvre de même que les fermes forestières Mountain (Ferme-Neuve), Rouge, des Pins (Notre-Dame-du-Laus) et Wabassée. Les cinq fils de James (David, John, Alexander, James Barnett et Albert) incorporent la compagnie en 1895 et ont des intérêts dans la plupart des entreprises de Buckingham. En 1901, la James MacLaren décide d'exploiter une usine de pulpe pour transformer ses bois mous.

La MacLaren contrôle donc déjà les opérations de coupe forestière, de flottage du bois, de transformation du bois en pulpe et fournit l'électricité à ses opérations en plus de posséder ses entrées aux deux paliers de gouvernements et de contrôler les décisions du conseil municipal de Buckingham. Le XX^e siècle verra la James MacLaren acquérir le monopole de toutes les opérations forestières sur la rivière du Lièvre ainsi que sur tout le monde industriel de Buckingham, régnant ainsi en maître sur la main d'œuvre de la ville, déterminant ainsi indirectement qui habitera ou n'habitera pas à Buckingham.



Un camp de la MacLaren, le « Red Pine Depot », vers 1945. Source : Collection Juliette Boisvert Pelneault de la SHGHL.

Ainsi, les fils de James MacLaren rachètent l'entreprise de John MacLaren, la James Hall & Co. à Templeton East. Puis, en 1901, la James MacLaren achète le moulin à scie de Levi Bigelow à Buckingham, s'assurant le monopole du sciage à Buckingham. En 1911, la James compagnie fait encore construire la glissoire de High Falls et achète la Lièvre River Telephone Company pour pouvoir communiquer avec ses dépôts et fermes forestières. L'année suivante, c'est au tour de la compagnie téléphonique de M. Danis à Mont-Laurier d'intégrer l'empire MacLaren. Vers la même époque, la River Lièvre Navigation Company intègre l'empire.

Entre 1928 et 1964, les MacLaren consolident encore leur emprise sur la vallée en installant un moulin à sulfite à Masson, en construisant les installations électriques de High Falls, en acquérant l'usine Singer de Masson, son chemin de fer et toutes ses concessions forestières dans la réserve faunique Papineau-Labelle ainsi que la Albert MacLaren, compagnie électrique située à Masson, en amont.

Les membres de la famille MacLaren seront toujours impliqués dans l'administration de la James MacLaren & Co. jusqu'à son intégration au sein de la forestière Noranda. De même, Alexander MacLaren sera membre du CA de la banque de Nouvelle-Écosse après que cette dernière ait fusionné avec la banque d'Ottawa.

Bien que dispersés à travers l'Écosse et l'Amérique du Nord, les descendants de James MacLabhrainn voient leur nom être synonyme de la vallée de la Lièvre tout en étant aussi associé au parc de la Gatineau, à Ottawa, à Vancouver, au nord-est des États-Unis. Cette famille aisée au destin hors du commun a profondément façonné le monde forestier de l'Outaouais.

Les MacLaren à Mont-Laurier et en Haute-Lièvre

Quand on parle de la famille MacLaren, il est difficile de parler de Mont-Laurier. Par contre, lorsqu'on aborde la question à partir de la compagnie James MacLaren & Co., c'est une toute autre histoire.



Siège social de la James MacLaren Co. sur la rue de la Madone à Mont-Laurier, vers 1912. Source : Collection Denise Florant-Dufresne de la SHGHL.

Qui ne connaît pas l'édifice MacLaren, abritant aujourd'hui le journal Le Courant, la Papeterie des Hautes-Rivières ainsi que plusieurs autres commerces et boutiques sur la rue de la Madone ! Mais les MacLaren à Mont-Laurier, c'est beaucoup plus que ça. En effet, en plus de ces locaux qui servaient autrefois de centre administratif de la compagnie pour la Haute-Lièvre, la compagnie était aussi propriétaire d'une écurie abritant les chevaux nécessaires aux opérations forestières de la compagnie dans la Haute-Lièvre. Comme le travail était interdit le dimanche (sauf nécessité absolue), mais qu'il fallait quand même maintenir les chevaux en forme,

cette journée était l'occasion pour les enfants de Mont-Laurier d'aller voir trotter les chevaux de la compagnie dans les rues de la ville.



Les bureaux de la James MacLaren Co., rue de la Madone, suite à l'agrandissement de leurs locaux (vers 1950). Source : Collection Dr Otto Siebert de la SHGHL.

Les employés de la MacLaren à Mont-Laurier ont aussi longuement été impliqués dans la communauté protestante de la ville. Mentionnons un cadre de la compagnie, M. William Proudfoot, qui se faisait un honneur de participer aux « meetings » à la « mitaine », située tout près du Séminaire Saint-Joseph. Cette église protestante était d'ailleurs un endroit où des familles francophones, les Thibault et les Legault entre autres, fréquentaient les employés anglo-protestants au grand dam des membres de l'Église catholique de Mont-Laurier.

La MacLaren dans les Hautes-Laurentides, c'est aussi la « Tapanee Farm », centre névralgique des dépôts situés dans la forêt autour. Cette ferme forestière, qui a d'abord servi à ravitailler en nourriture les chevaux et les bûcherons dans les camps à proximité, a eu une deuxième vie, celle d'un important dépôt forestier destiné à entreposer les machineries et équipements devant servir à proximité. En effet, alors que la MacLaren se départit de toutes ses autres fermes vers le tournant du siècle, la ferme Tapani, du moins, le bureau de la Jetée-de-l'Iroquois, est encore en opération en 1991. Pendant l'âge d'or de la drave sur la rivière du Lièvre, cette jetée était d'ailleurs l'une des plus importantes au Québec en terme de volume de bois livré à une rivière.

Une époque révolue

Aujourd'hui, les descendants de la famille MacLaren ont, pour la plupart, quitté la région de l'Outaouais québécois. Par contre, quand on arrive dans la région de Mont-Laurier et de Buckingham, nous voyons partout les traces de leur passage. L'héritage des MacLaren dans la région, c'est une toponymie à leur nom (salle MacLaren et édifice MacLaren à Mont-Laurier, rue MacLaren à Buckingham, MacLaren's Siding à Ottawa, secteur West Carleton), une rivière harnachée (barrages des Cèdres, des Grandes Chutes, Poupore, Upper Falls, Dufferin et de Masson), une vallée de forêts à perte de vue et un secteur, Buckingham, où les installations industrielles des MacLaren sont encore bien visibles aux côtés des bâtiments rénovés qui ont servi de milieu de vie à tous ces travailleurs acharnés qui ont su relever le défi de nourrir leur famille tout en servant aussi leur communauté.



Ce serait la première chapelle construite sur les limites de la compagnie James MacLaren pour faciliter le culte aux employés forestiers qui ne descendaient pas chez eux toutes les fins de semaine. Source : P118 Fonds Studio Fleur de lys.

Références : Bottins téléphoniques de la Lièvre Valley Telephone Company et de Télébec 1959-1993. LAPOINTE, Pierre-Louis. Buckingham ville occupée. Hull, Éditions Asticou, 1984. 168 p. THOMSON, James W. et Joseph Arthur BRYANT. Lumbering on the Rivière du Lièvre, 1973, 127 p.

Pourquoi récolter des arbres encore aujourd'hui ?

par la Table Forêt Laurentides

Au cours des dernières décennies, de nombreux changements ont complètement transformé notre époque et propulsé de nouvelles révolutions technologiques. Après la mécanisation, l'électrification et l'informatisation, nous voici à l'âge de la quatrième révolution industrielle. Nous pourrions alors nous poser la question : Pourquoi récolte-t-on encore des arbres de nos jours ? Le bois n'est-il pas un «vieux» matériau ?

Le secteur forestier n'a pas échappé à cette révolution et a grandement évolué, notamment par de nouvelles techniques de récoltes et de nouveaux produits du bois. Nous utilisons le bois dans notre quotidien, souvent à notre insu. Il existe plus de 10 000 produits et dérivés du bois. Les produits du bois sont écologiques puisqu'ils sont fabriqués à partir d'une ressource renouvelable, biodégradable et recyclable. De plus, en utilisant les produits du bois, nous luttons contre les changements climatiques car, pour croître, l'arbre absorbe du dioxyde de carbone (CO₂), principal constituant des gaz à effet de serre. Les arbres transformés en produits du bois permettent d'emprisonner (séquestrer) le carbone



absorbé durant leur croissance. Ainsi, l'utilisation de 1 m³ de bois de construction permet de retirer 0,9 tonne de CO₂ de l'atmosphère.

L'innovation dans le secteur de la transformation permet de maximiser la ressource. Au sciage, l'arbre est divisé en planches. La sciure et la planure produites durant cette étape servent à fabriquer des produits dérivés, comme les panneaux de bois. Les copeaux servent quant à eux à la fabrication de pâtes et papiers. Finalement, tous les autres résidus sont également valorisés, notamment l'écorce en biomasse qui sert à produire de l'énergie.

Grâce à des innovations un nombre grandissant de produits proviendront de cette ressource. L'avenir est prometteur pour le secteur des bioproduits tels que les nouveaux papiers intelligents, les nouvelles générations de carton, les extractibles du bois et les produits de la chimie verte.

Envie d'en savoir davantage? Visitez le site Web de la Table Forêt Laurentides et suivez-nous sur le réseau Facebook.



La ferme du Wabassee

par Francine Ouellette, Danielle Ouimet et Bernard Émard

C'est quoi une ferme forestière ?

C'est un pied à terre, un relais pour aller plus haut sur la Lièvre. On y faisait du ravitaillement; l'été en canot et l'hiver en traîneau sur le chemin de glace. La distance entre les fermes forestières est d'une journée de canot. Les messagers apportaient les directives aux exploitants forestiers. La ferme Wabassee est une des premières fermes dans notre région.

La ferme fut construite entre 1832 et 1837, et sur la rive est de la Lièvre, des vestiges témoignent encore de sa présence. Baxter Bowman a mandaté Jos Montferrand pour trouver un site au pied des rapides du Wabassee, d'y faire le défrichage avec son équipe d'hommes et de construire les installations. Cette construction érigée dans le Canton Dudley est sûrement l'un des premiers bâtiments construits sur le territoire de Lac-du-Cerf. Il y aurait eu un moulin à scie sur place pour servir aux besoins de la construction et le seul moyen de le faire tourner aurait été le Horsepower (cheval-vapeur).

Cet établissement confirmait la base d'une grande importance dans l'industrie forestière. Ce fut un poste de ravitaillement pour tout ce qui avait trait à la vie sur le chantier. On se hâta de défricher et labourer le sol afin de récolter foin et avoine pour nourrir les chevaux et le bétail. Il fallait aussi nourrir les hommes avec de la viande, des patates et d'autres légumes. En 1860, lors du recensement, on a comptabilisé 315 minots de pois, 35 minots d'avoine, 185 minots de patates et 18 minots de navets.

La compagnie MacLaren achète la concession forestière et l'ensemble des biens en 1901 et décide de déménager les infrastructures et de reconstruire les bâtiments sur la rive ouest, parce que la voie d'accès est la route 35 (autrefois appelée le chemin des Marchands) reliant Buckingham et la ferme du Wabassee. Cette expansion aura l'allure d'un petit village avec une quinzaine de bâtiments et sera situé dans la municipalité de Saint-Aimé-du-Lac-des-Îles. L'endroit est alimenté en eau à partir d'une source près de laquelle Jos Montferrand a bâti la première ferme. L'eau est acheminée via un tuyau de métal de trois pouces qui traverse la rivière. Quand l'eau est basse, on peut encore voir les vestiges de cet ouvrage.

On continue à cultiver les champs sur la rive est, les pâturages resteront aussi du côté est jusque vers les an-

nées 1970. On traverse la rivière en chaland. L'hiver les chevaux travaillaient avec les bûcherons tandis que l'été, ils profitaient des pâturages, sauf quelques-uns qu'on utilisait pour tirer les billots sur les battures de sable.



La ferme Wabassee au début du siècle. Les bâtiments à gauche : le magasin général et bureau de poste; le bâtiment avec l'escalier était la forge et au 2^e la remise à grains; le 3^e était la laiterie et la glacière; la maison habitée par la famille Dukerty et à droite, on voit la balance. Source : Collection Edouard Mielke de la SHGHL.

Les colons commencent à s'établir près des fermes car l'été on les emploie sur la ferme et l'hiver ils sont employés comme bûcherons. Les colons vendaient les surplus comme le grain, les animaux et les légumes au contremaître de la ferme. La coupe de bois et la drave se pratiquent toujours dans les années 1960, et même au-delà, sur la Lièvre et au Wabassee. La résidence principale avait treize pièces dont deux bureaux, cuisine, cuisine d'été, salon au rez-de-chaussée et six chambres à l'étage. Après la fermeture de la ferme, les lieux ont été occupés par des locataires jusqu'en 1973. Le loyer était payé à la compagnie MacLaren à Mont-Laurier.

Références : Archives et Recensement de 1860, La mémoire du temps de Luc Coursol, Yvan Lemay.



The Mountain Farm ou La ferme neuve de la montagne

par Diane Sirard, avec la collaboration de l'OBNL Ferme forestière de la Montagne

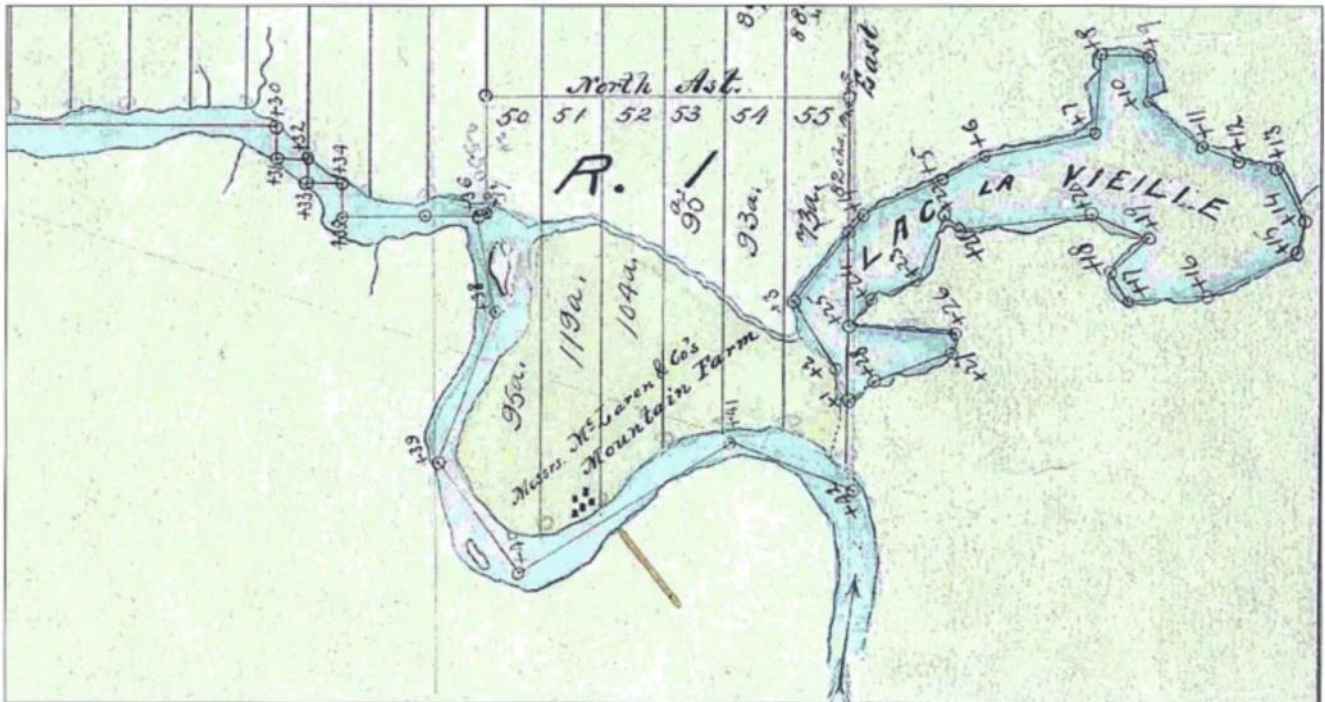
Les fermes forestières ou de chantiers se développent au début du 19^e siècle, au moment de la course à la récolte des beaux pins blancs et rouges qui doivent servir notre mère patrie, l'Angleterre. Le gouvernement du Québec accorde des concessions de droit de coupe tout le long de la Lièvre. Ces forêts dans les régions du Nord, non colonisées, sont très convoitées par les marchands de bois de l'Outaouais. On parle ici de Baxter Bowman sur la rive est et de Lévis Bigelow sur la rive ouest. À partir du milieu du siècle, certaines concessions changeront de propriétaire.

L'absence de chemin et les difficultés d'approvisionnement pour les chantiers obligent les marchands de bois à ouvrir, vers 1835, un nouveau dépôt de provisions sur la rive droite de la rivière, au pied de la montagne du Diable. Ce dépôt s'agrandira en ferme bien organisée, nommée The Mountain Farm. Elle deviendra la propriété des frères MacLaren en 1864. On y retrouve une maison en pièces équarries habitée par le fermier principal, des bâtiments de ferme, des entrepôts et plus de 300 acres en culture. On

surnommera aussi « The Concern » l'entreprise des MacLaren. Sur une carte datant de 1887 du bureau de l'Arpenteur général nous y retrouvons son nom, celui de son propriétaire et l'existence de cinq bâtiments sur le bord de la rivière. Cette carte précise aussi son emplacement et ses dimensions, elle couvre une partie des lots 50 à 55 du rang 1 dans le Canton Pope. Elle est bordée par la rivière du Lièvre, par le ruisseau et le lac de la Vieille (Journalistes). Elle couvrait entièrement l'actuelle zone urbaine de Ferme-Neuve sur la rive droite de la rivière.

La maison de la Concerne du temps des MacLaren aura logé les curés, missionnaires, arpenteurs, explorateurs et tous les visiteurs curieux de découvrir ce coin de pays, dont le curé Labelle et son secrétaire en 1886.

Certains jeunes demeuraient à la ferme pendant la saison estivale pour aider aux travaux agricoles. Ils ne s'identifiaient pas comme des colons, mais bien comme des forestiers en attente de la nouvelle sai-



Détail de Edward J. Rainboth 1887 Front des rangs I et II. Arrière-ligne du rang II, canton de Pope. Bureau de l'Arpenteur général.

son de coupe. La ferme était entièrement au service de l'entreprise forestière et n'avait pas comme but la colonisation. L'avenir nous dira que cette belle ferme vendue à la fin du 19^e siècle donnera naissance à une nouvelle mission qui se développera rapidement en village.

Plusieurs facteurs, dont l'arrivée de colons, motivent les marchands de bois à se départir de leur ferme. Le curé Eugène Trinquier de Notre-Dame-du-Laus fréquentait la Ferme neuve depuis 1873 pour y dire la messe et pour visiter les hommes aux chantiers. Impressionné par la qualité du sol et de l'état de cette ferme, il décide de l'acheter en 1888 dans le but d'y installer une colonie. Il écrira en 1892 en relatant l'ouverture de cette nouvelle mission. « Il y aura une mission plus haut. Je travaille à sa fondation et ce sera la plus belle.¹ » Il vendra la ferme à l'hôtelier de son village, Monsieur Cyrille Lafontaine. Celui-ci y enverra son fils Léonard avant d'y déménager toute sa famille. Ils seront reconnus comme les pionniers de cette nouvelle colonie.

Dans les rangs, à proximité de la Ferme neuve des Lafontaine, s'installent plusieurs familles. La création officielle de la mission se fera en 1893, celle de l'ouverture des registres de la paroisse de la Ferme neuve en 1901. La Concerne sert toujours de chapelle, de bureau de poste et d'accueil.

Cyrille Lafontaine obtient en 1901 ses lettres patentes, sa propriété couvre l'entièreté des lots 50 à 55, c'est-à-dire 553 acres. Il cède des terrains à la corporation épiscopale d'Ottawa pour la première chapelle et le presbytère. Il débute la vente de terrains le long de la Lièvre et vers le lac des Journalistes pour l'installation des premiers commerces et résidences de ce village naissant. La première maison du village est construite par le fondateur Cyrille afin que son fils, Léonard, installé à la ferme et marié en 1896 à Marthe Guérin, puisse y fonder sa famille. Il transfère dans sa nouvelle maison du village les services religieux jusqu'en 1901 et héberge le curé Cadieux jusqu'en 1903. Il accueille et invite à sa table les dignitaires se rendant à la Ferme neuve. Des journalistes de Montréal, lors de leur visite en 1902, qua-

lifieront, dans le Monde illustré, la Ferme neuve « de plateau magnifique formant presque île dans la Lièvre., une véritable seigneurie² ». Ce plateau passera rapidement de terres fertiles à un village organisé. Gérard, fils de Léonard, vendra la dernière partie des terres agricoles de la ferme pour un développement immobilier en 1972, mais gardera la maison et quelques acres de terrain jusqu'en 1989. Albertine, son épouse, demandera à son nouvel acheteur de traiter cette maison comme une pierre précieuse.

Mme Diane Sirard est bachelière en enseignement de l'histoire au secondaire et membre fondatrice de l'OBNL Ferme forestière de la Montagne. Mme Amélie Calvé-Genest est la présidente de l'organisme.

Cet organisme compte dans les prochains mois mettre en valeur ce site patrimonial en développant un attrait pour le tourisme culturel et récréatif.



La « Concerne », première maison de Ferme-Neuve, en 1982.
Source : Collection de la SHGHL.

1. Luc Coursol, Un diocèse dans les cantons du Nord Évêché de Mont-Laurier p. 81. **2.** Le Monde illustré, Montréal 4 janvier et 11 janvier 1902 vol 18 nos 923 et 924. **Autres références :** Luc Coursol, Histoire de Mont-Laurier tome 1, L'Artographe inc. - Patri-Arch, Inventaire du patrimoine culturel de la MRC Antoine-Labelle - Album souvenir Les cent ans de fierté (1901-2001) Ferme-Neuve. - Album souvenir Le soixante-quinzième anniversaire de Ferme-Neuve. - Étude du potentiel archéologique de Ferme-Neuve, Archéotec inc.

De Bellerive à Mont-Laurier

Extrait du cahier *Les produits forestiers Bellerive. Ka'N'Enda inc. De Bellerive à Mont-Laurier 100 ans de fierté !* réalisé lors du centenaire de l'entreprise en 2004.



La manufacture de Sem Lacaille à Bellerive; elle était située entre le Grand lac Nominique et la voie ferrée du Canadien Pacific. Source : P230 Fonds 100^e anniversaire Bellerive Ka'N'Enda.

En 1904, monsieur Sem Lacaille construit la première usine de contreplaqué au Québec au coût de 70 000 \$. Elle était située à Bellerive-sur-le-Lac, à cinq kilomètres du village de Nominique. Pendant plusieurs années, l'entreprise fut la seule au pays qui déroulait du placage de 3/8 pouce d'épaisseur.

Le 14 décembre 1937, Sem Lacaille vend son usine de contreplaqué au Dr. Toussaint Lachapelle, homme d'affaires de Mont-Laurier. Puis, en 1939, ce dernier vend l'entreprise à la Bellerive-Veneer-Plywood, dont il est actionnaire avec le Dr. Albert Neveu. Le 27 juillet 1944, un incendie majeur détruit l'usine située en bordure du lac Nominique. L'usine est rebâtie à Mont-Laurier en 1945. De plus, afin d'optimiser l'utilisation de la matière première, la compagnie construit un moulin à scie qui lui permet d'utiliser les billes de moins bonne qualité. La raison du déménagement est justifiée par un approvisionnement bon marché de l'électricité, l'entreprise électrique de Mont-Laurier appartenant depuis 1935 aux Drs Lachapelle et Neveu ainsi qu'à monsieur Émile Lauzon. Ce dernier devient actionnaire de la Bellerive-Veneer-Plywood en 1945. À la fin des années 40, la Bellerive-Veneer-Plywood est la plus importante manufacture de panneaux de portes à trois plis en Amérique et la plus grande usine de tout le comté de Labelle. Au début des années 50, la scierie est baptisée les Bois Francs Ka'N'Enda. Le nom de Ka'N'Enda a été suggéré par le curé Neveu et il signifie, selon un ancien propriétaire, Canada en langue amérindienne. À cette époque, l'entreprise emploie 400 travailleurs et travailleuses.

En 1968, la compagnie achète la scierie Eagle Lumber située sur l'emplacement actuel de l'usine de sciage. Elle a été fondée par monsieur Séraphin Bock en 1890. Trois générations de la famille Bock ont géré cette entreprise avant que la Bellerive-Veneer-Plywood en fasse l'acquisition. À la fin des années 70, l'entreprise a à son emploi 185 personnes à l'usine de contreplaqué et 125 personnes aux usines de sciage. En mars 1981, REXFOR acquiert les compagnies de Placage de Bellerive et Bois Francs Ka'N'Enda. REXFOR souhaite développer une expertise dans le domaine des bois feuillus. Ce complexe comprend une usine de panneaux de placage et de contre-placage, trois usines de sciage de bois feuillus, des séchoirs à bois et une usine de rabotage. En septembre 1981, les deux compagnies sont fusionnées et deviennent Les Produits forestiers Bellerive Ka'N'Enda inc.

En juillet 1998, REXFOR devient une filiale de la Société générale de financement du Québec et est alors désignée sous le nom de SGF REXFOR inc. Le 9 septembre 2002, le Groupe Forestier Régional (Les industries David Lauzon et Les Bois Feuillus de la Lièvre), avec le Fonds de solidarité FTQ acquièrent l'entreprise. En 2006, les usines de sciage et de déroulage ferment leurs portes et en 2007, l'usine reprend ses opérations sous le nom de Bois Nobles Ka'N'Enda inc. jusqu'en 2011. Les propriétaires sont François Racine, Jean-Maurice Papineau, Rémy St-Jean, Ghyslain Legault et Michel Grondin.

En 2011, l'usine est rachetée par Forex, une entreprise forestière fondée par la famille Cossette qui opère encore aujourd'hui. 178 personnes travaillent aujourd'hui dans ses usines de Mont-Laurier et Ferme-Neuve.



Les installations de Bellerive Ka'N'Enda à Mont-Laurier vers la fin des années 90, maintenant occupées par l'entreprise Forex inc. Source : P230 Fonds 100^e anniversaire Bellerive Ka'N'Enda.



La cuisine dans les chantiers

par Louis-Michel Noël

Thérèse Michaudville est née en 1933 à Val-Viger. Ondoyée par le docteur Hélie, elle est baptisée à Chute-Saint-Philippe quelques temps après. Une grande partie du village est bâti sur ce qui était autrefois la terre familiale.

Elle n'avait qu'une quinzaine d'années la première fois qu'elle accompagna sa mère, Rosanna Lachaine, pour travailler à la cuisine du chantier de son père, Damase Michaudville, qui fonctionnait sous le nom de Jolicoeur et Michaudville. C'était en 1949 au Lac-des-Cornes. L'année suivante, elle ira avec sa sœur Solange. Ce n'était pas un très gros chantier : une vingtaine d'hommes pour bûcher, un forgeron, Joseph Meilleur, et un « showboy » Delma Viger, puis Paul-Émile Lortie, pour certains travaux. M. Michaudville faisait aussi affaires avec de petits chantiers exploités par d'autres familles. Thérèse Michaudville était cantonnée au camp principal.

Se rendre au camp était déjà une aventure. On se rendait de Val-Viger au Lac-des-Cornes en camion, puis on traversait le lac dans une grosse chaloupe de draveurs à laquelle on attachait un radeau. On empilait les balles de foin sur le tour du radeau et on plaçait les chevaux au centre pour qu'ils puissent voyager en sécurité. Arrivés de l'autre côté du lac, on mettait le tout dans une charrette - le foin, les chevaux, les provisions et les personnes - en direction du camp. C'était un camp en bois rond, éclairé à la lampe à l'huile avec un réflecteur derrière pour accroître l'éclairage. Tous les vendredis, on lavait les globes des lampes. On allait chercher l'eau au lac que l'on ramenait dans un tonneau. Évidemment, les toilettes étaient à l'extérieur et on y déposait du papier journal découpé en carrés. Pas de frigo non plus. Il y avait une armoire adossée au camp pour la conservation des aliments. Son petit frère Benoît, âgé de six ans, habite là. Thérèse lui fera faire sa première année d'école durant l'hiver.

Le matin, les hommes déjeunaient avec des fèves au lard accompagnées de thé. Il n'y avait pas de café. Le thé



Crédit photo : Michelle Meilleur

était acheté en vrac et les femmes faisaient des sachets de thé avec du coton fromage et de la corde de magasin, ce qui permettait de faire une pleine théière. Le midi, la plupart mangeaient dans le bois. On leur préparait un lunch qui consistait en du pain cuit au camp, du lard salé, de la mélasse et du thé.

Le soir, le repas était copieux et variait d'un jour à l'autre. On y dégustait la traditionnelle soupe aux pois ou une soupe de bœuf et riz, suivie d'un rosbif aux carottes, d'un bœuf à la mode (cubes de bœuf, petits cubes de lard salé, oignons, sel, poivre, clou de girofle et cannelle), d'un macaroni aux tomates, ou encore de porc cuit au four. Il était interdit de servir du gibier. Les desserts étaient importants : tartes aux raisins, aux œufs ou aux pommes sèches, gâteaux, galettes à la « jam » ou à la mélasse, pouding chômeur, pouding au pain, crêpes, mais rarement des tartes à la farlouche (à base de mélasse et de cassonade). Une tarte était coupée en quatre portions pour le dessert. Pendant que les hommes étaient dans le bois, les femmes boulangeaient à tous les deux jours, trois fournées chaque fois. Le grand luxe de Thérèse était de faire jouer son gramophone. Les jeunes venaient la rejoindre le soir pour écouter un peu de musique en fumant la pipe ou la cigarette. Il arrivait qu'on entende hurler les loups. On se couchait tôt car il fallait se lever avant la clarté.

Il fallait attendre que le lac soit bien gelé avant de circuler. Les hommes arrosaient sur le lac pour faire un chemin qu'ils balisaient de petits sapins. À la fête de l'Immaculée-Conception, début décembre, Thérèse a pu quitter le chantier pour quelques jours. Elle s'est achetée une robe neuve, c'était son salaire. Elle se souvient aussi de ce Noël où son frère Marc, nouvellement ordonné prêtre, est venu dire la messe de minuit. Pour donner l'exemple, Damase, leur père, s'est confessé à son fils.

Madame Michaudville se souvient d'avoir travaillé fort durant cette période, mais elle en garde un très bon souvenir.



Des moulins de père en fils

par Caroline Meilleur

Moulin à scie Meilleur de Val-Barrette

420, route Pierre-Neveu

Propriétaires : Adrien Meilleur (1922-1949), Clara Prud'homme (1949-1955), Jean-Marie, Valmore et Raymond Meilleur (1955-1973).

Brébeuf, 1922. Adrien Meilleur et son épouse Clara Prud'homme possèdent une terre où ils élèvent leurs enfants. La terre leur procure ce dont ils ont besoin, mais Adrien a soif de plus. Il rêve d'avoir son propre moulin à scie. Un jour, son frère Frédéric, marchand général à Saint-Jovite, reçoit la visite de son beau-frère, Adrien Filion. M. Filion est cultivateur à Kiamika dans le comté de Labelle. Racontant les nouvelles du Nord, il informe Adrien (Meilleur) qu'un dénommé Honorius Matte veut vendre son moulin à scie dans le canton Campbell. Ce fut l'étincelle qu'espérait Adrien. Peu de temps après, il effectue le voyage à Val-Barrette pour aller visiter les installations de monsieur Matte. Il y a un moulin à turbine, la maison, les dépendances, mais surtout le privilège d'exploitation du pouvoir d'eau de la rivière Kiamika. M. Matte en avait fait acquisition de la Couronne le 1^{er} juin 1899. Le 18 novembre 1922, Adrien signe un contrat d'achat devant le notaire Victor Louis Collette de Mont-Laurier. Le prix de l'ensemble est de 4 000 \$. Il retourne à Brébeuf, contrat en main il informe son épouse de leur nouvelle vie qui s'annonce. Clara, étant une femme courageuse et travaillante, s'occupe de préparer leur déménagement.

Le 4 décembre 1922, environ deux semaines après avoir acheté le moulin, Adrien et son fils aîné Isidore arrivent avec les animaux et le ménage par le train en gare de Val-Barrette. Deux jours plus tard, Clara, à ce moment enceinte de leur 12^e enfant, arrive à son tour par le train avec 10 autres enfants : Paul-Émile, Lucien, Rémi, Alice, René, Béatrice, Ernestine, Charles, Adrienne et le benja-

min Jean-Marie, âgé d'à peine 6 mois. Dans le wagon, ils ont le bonheur d'être bénis par Monseigneur Limoges qui se rend à Mont-Laurier, où il vient d'être nommé évêque du diocèse. C'était le début d'une belle et grande aventure pour la famille Meilleur dans les Hautes-Laurentides. Adrien n'est jamais allé à l'école, mais il sait compter et sait signer son nom. D'un naturel débrouillard et autodidacte, Adrien agrandit la maison, amène l'eau courante et l'électricité produite par une turbine mue par l'eau de la chute du barrage, au grand bonheur de Clara.



Moulin à scie Meilleur de Val-Barrette.
Crédit photo : M. Valmore Meilleur.

Lorsqu'Adrien acheta le moulin, il n'y avait à l'intérieur que le chariot, la grande scie et le « convoyeur » (sorte de tapis roulant). Le moulin datait d'environ 1907 et avait été construit par M. Matte. Adrien améliora les installations de son cru. Le moulin fonctionnait grâce à l'énergie produite par deux grandes turbines situées au premier étage. Ces turbines étaient actionnées par l'eau qui venait du barrage. L'eau passait par un réservoir couvert puis se versait dans un flume en bois pour arriver aux turbines. Au second étage, il y avait la machinerie pour faire fonctionner le moulin à scie et le moulin à farine. Au rez-de-chaussée se trouvait le moulin à scie. Au 4^e étage, c'était le planeur et au dernier étage, on remisait les sacs de grains, poches de farine, planches

de bois, etc. Les billots étaient livrés au bord du chemin puis apportés vers le moulin par des charriots tirés par des chevaux. Les cultivateurs de la région venaient faire scier leur bois et/ou moudre leur grain chez Adrien. Parfois, les gens « payaient » leur dû avec de la marchandise. On produisait aussi du bardeau pour les toitures. Pendant que les hommes travaillaient au moulin, Clara faisait la comptabilité, s'occupait des contrats et veillait aux finances dans son petit bureau face à la maison. Adrien et Clara faisaient une bonne équipe. Le moulin procurait de l'emploi à bien des jeunes hommes de la région. Très souvent, les hommes venaient manger à la table de Clara qui faisait la cuisine pour tout ce bon monde en plus de leur seize enfants. Clara était fort vaillante et était reconnue pour sa bonté. Adrien aussi était très généreux. Les garçons ont tous commencé à travailler au moulin et débutaient par les emplois de base au désir de leur père, afin qu'ils apprennent les rudiments du métier et pour ainsi devenir de futurs bons entrepreneurs.

Adrien aura eu le temps d'établir quatre de ses garçons sur des moulins avant de s'éteindre, trop rapidement, en décembre 1949. Il avait 68 ans. Clara hérita de l'entreprise et continua de veiller aux livres et opérations avec ses garçons jusqu'en 1955 où elle vendit les installations à trois de ses plus jeunes fils : Valmore, Jean-Marie et Raymond. Le moulin a cessé ses activités en 1973.



Moulin à scie Meilleur, Val-Barrette, vers 1965.
Crédit photo : M. Valmore Meilleur.

Moulin à scie Meilleur de Sainte-Anne-du-Lac

Lot 24 rang 9

Propriétaires : Isidore Meilleur (1934-1973), Marcel Meilleur (1973-1987).

Tout comme pour lui-même, Adrien voulut pour son fils aîné un moulin à scie. Vers 1934, il acheta de la couronne le lot 24 du rang 9 au village de Sainte-Anne-du-Lac, à une cinquantaine de kilomètres de Val-Barrette. C'est à l'automne de 1935 qu'Adrien se mit à construire le moulin du ruisseau Rabot pour son fils. Il installa le flume en bois (pour apporter l'eau à la turbine du moulin), un premier barrage sur le ruisseau Rabot, un second barrage un demi-mile plus haut sur le lac Rabot, maison, grange, écurie, poulailler et le moulin à turbine. Tout cela pour la somme de 2 000 \$. Pour Isidore comme pour ses autres fils, il lui dit de le repayer lorsqu'il pourra. La petite famille s'installa donc et débuta une vie d'entrepreneurs.

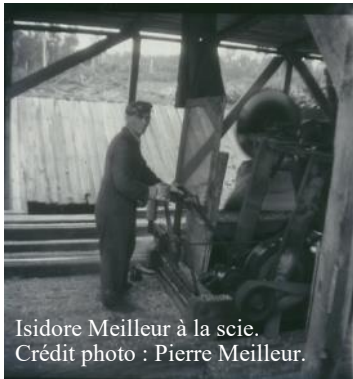


Construction du flume en bois – octobre 1935.
Crédit photo : Pierre Meilleur.

Le moulin fonctionnait de 7h à 18h durant la semaine et le samedi jusqu'à midi. Quelque 21 personnes des environs y travaillaient. Après le souper, Isidore produisait du bardeau pour les toitures et son épouse les pilait dans des caisses. Il y avait aussi une meule pour moudre le sarrasin et l'avoine. En 1945, ils firent l'acquisition d'un nouveau moteur au diesel de trois cylindres.

Désirant se rapprocher du village et moderniser le moulin, Isidore fit déménager la maison et les installations au village de Sainte-Anne-du-Lac. Le moulin fut débâti puis rebâti au village. Ses fils Marcel, Normand et Conrad ont travaillé au moulin. Ce sera Marcel qui prendra la relève du moulin familial en 1973. Il fit progresser

l'entreprise jusqu'en 1987, année à laquelle il vendit à M. Aimé Lachapelle et M. Sylvio Mousseau. Ils revendront en 1995 à la Coopérative forestière des Hautes-Laurentides et le moulin deviendra Les Bois Feuillus de la Lièvre inc.



Isidore Meilleur à la scie.
Crédit photo : Pierre Meilleur.

En 2006, l'entreprise est victime d'un incendie. Le moulin sera reconstruit, mais fermera définitivement ses portes en 2008.

Moulin à scie Meilleur de Lac-Saint-Paul

Sortie Nord du village, direction Ferme-Neuve

Propriétaires : Lucien Meilleur (vers 1936 – vers 1952) et Paul-Émile Meilleur (vers 1936 – vers 1946).



Moulin à scie Lucien et Paul-Émile Meilleur, Lac-Saint-Paul, Québec.
Crédit photo : Lise Meilleur.

Paul-Émile et Lucien, deuxième et troisième fils, voulurent également exploiter et vivre d'une scierie. Adrien fit donc l'acquisition du moulin à scie de son cousin Armand Meilleur (fils de Phydime) vers 1936. Ce moulin était situé sur le bord du lac vers la sortie nord du village de Lac-Saint-Paul en allant vers Ferme-Neuve. Ce moulin fonctionnait à la vapeur. Adrien n'ai-

rait pas vraiment ce mode de fonctionnement, car les risques d'incendie étaient élevés. Sur la photo ci-dessus, nous apercevons la longue cheminée qui sortait de ce qu'on appelait à l'époque « le boiler » dans lequel on brûlait de la croûte pour produire la vapeur qui faisait actionner le moteur du moulin. Il était impératif que cette cheminée soit longue afin d'éviter que les étincelles ne retombent sur le moulin ou sur les billes de bois et provoquent un incendie. Paul-Émile s'occupait des livres et des employés. Lucien était le scieur et s'oc-

cupait des opérations. Comme dans les autres moulins des Meilleur, il y avait un moulin pour moudre le grain pour les cultivateurs du village, une machine à bardeau et un planeur. La scierie employait un scieur, un « claireur » de scie, un préposé à l'entretien de la vapeur, la fabrication des bardeaux, la mouture de la farine, etc. Des chevaux tiraient les billots de bois vers le moulin. Plus tard, dans les années 1940, ils installèrent un moteur au diesel.

Entre 1945 et 1948, Paul-Émile décida de vendre sa part à Lucien et partit s'installer à Mont-Saint-Michel et ouvrit un garage. Malheureusement, le moulin partit en flammes vers 1952. Ce fut une perte totale. Il ne fut pas reconstruit.

Moulin à scie Meilleur de Lac-du-Cerf

Route 311, Lac Long

Propriétaire : René Meilleur (vers 1941 – vers 1959).

Fort de son expérience de bâtisseur de moulin, Adrien en voulut un autre pour son cinquième fils, René. Cette même année, Adrien fit l'acquisition d'un lot complet d'un M. Léonard, près du Lac Long, à Lac-du-Cerf, sur la route 311. C'est Adrien qui construisit le moulin, une fois de plus, près du chemin. Ce moulin fonctionnait à la vapeur. Il fallait se lever à 4h du matin pour aller faire un bon feu dans la chaudière et une seconde fois à 7h pour qu'il y ait assez de vapeur pour être capable de démarrer le moteur. Plus tard, au milieu des années 40, René installa un moteur diesel de marque GM 100 forces. Le sciage se faisait à l'étage principal et il y avait un moulin à farine au sous-sol, où les cultivateurs du village venaient faire moudre leur grain. Il y avait un planeur et une machine à bardeaux. Sur la terre, il y avait le moulin, la boutique à bois, un garage, une étable près du lac et une maison à deux étages.



Moulin à scie au Lac Long - Lac-du-Cerf.
Crédit photo : SHGHL.

Le moulin cessa ses activités vers la fin des années 1950. Malheureusement, René avait vendu tout le bois de la saison à une compagnie d'Ottawa et n'a jamais été payé en retour. Cet épisode a causé la fin du moulin Meilleur de Lac-du-Cerf.

Moulin à scie Meilleur de Kiamika – Scierie C. Meilleur & Fils, inc.

1, chemin 7^e rang

Propriétaires : Adrien Meilleur (1944 – 1948), Charles Meilleur (1948 – 1986), André Meilleur (1986 – 2009), Charles Meilleur (2009 – aujourd'hui).

Même en temps de guerre, Adrien et Clara avaient une bonne gestion de leur entreprise. Cela leur permit d'acheter un moulin à vapeur sur les lots 17 et 18 du rang 7 à l'entrée du village de Kiamika de M. Émile Diotte, le 5 septembre 1944, pour la somme de 2 100\$. M. Diotte l'avait acquis deux ans plus tôt à M. Achille Bisailon, menuisier de Saint-Faustin. Nous croyons que la date de construction du moulin se situe aux alentours de 1914. Adrien réserva ce moulin pour son sixième fils, Charles.



Ancien moulin à vapeur – rang 7 Kiamika – vers 1914.
Crédit photo : André Meilleur.

C'est en août 1945 que Charles s'installa à Kiamika. Aidé de ses frères, Charles scia environ une semaine le temps de produire les matériaux nécessaires pour bâtir le moulin. Charles racheta le moulin de son père le 20 octobre 1948.

À l'époque, Charles employait un cultivateur avec ses deux chevaux pour approcher les billots au moulin à l'aide d'un chariot qu'on appelait « le suisse ». Il y avait un autre cultivateur, toujours avec deux chevaux, qui

pilait les planches dans la cour à bois. Charles avait son propre cheval qui servait à vider la boîte du « edger » sous le moulin. Il y avait 1 scieur, 1 « canteur » (celui qui tourne le billot sur le chariot), 1 « claireur » de scie (aide à dégager la scie après avoir scié), 1 déligneur, 1 homme à la croûte, 1 « trimmeur » (coupe les bouts des planches), 1 mesureur, 2 pileurs, 1 classeur et 1 qui cordait la croûte. Comme la plupart des employés étaient des cultivateurs du village, le moulin cessait de scier durant les semences. Le moulin sciait d'avril à la fin septembre entre 800 000 et 1 500 000 PMP par saison. Il y avait 14 employés qui revenaient année après année. Le bois mou était vendu aux cultivateurs du coin et le bois franc à des grossistes de la ville.



Moulin à scie Charles Meilleur – vers 1970.
Crédit photo : André Meilleur.

Poursuivant la tradition de moulin de père en fils, André, se joignit à son père en 1973. Le moulin a scié différentes essences de bois comme l'épinette, le sapin, le pin, la pruche, le tremble et le tilleul. Les années 1980 amènent le système des CAAF et l'approvisionnement en bois devient plus difficile. C'est cette même année que le moulin devient Scierie C. Meilleur & Fils, Inc. Désireux de voir leur entreprise continuer, André et Charles décident de se spécialiser dans le cèdre, un bois plus écologique et aussi plus difficile à scier. En 1986, André rachète l'entreprise à son père. Cette troisième génération apporta de nouveaux équipements et nouveaux produits tels que le lambris de finition, le bois pour les patios, galeries et clôtures ainsi que des quais écologiques vendus à la scierie. L'entreprise traverse les années et résiste aux crises forestières. En 1993, il est temps de moderniser les équipements et le vieux moulin au diesel est débâti puis reconstruit. La nouvelle installation est entièrement électrique. André conserve le style du moulin original pour la bâtisse et, tout comme

son grand-père ingénieur dans l'âme, il construit le tout. Enfin, une quatrième génération de Meilleur prend la relève avec Charles, fils d'André en 2009. Charles est allé auparavant suivre un cours de sciage et de classification du bois et un cours en électromécanique à Saint-Jérôme. Depuis, l'entreprise s'est diversifiée encore plus en ajoutant une nouvelle usine et de nouveaux produits



Nouvelle usine et produits – Scierie C. Meilleur & Fils (2017).
Crédit photo : Charles Meilleur.

tels que les abris forestiers, les cabanons, le paillis, etc. afin de n'avoir aucun rebus. L'entreprise fonctionne toujours en 2018 et le moteur du moulin ronronne tous les matins vers 7h durant la saison estivale.

En conclusion, comme pour l'agriculture et les fermes familiales, l'industrie du sciage et les petits moulins ont vu leur place dans les villages se modifier au cours des décennies, des changements de notre société et des

crises économiques, pour ne nommer que ceux-ci. Il est triste de constater que peu de petits moulins ont survécu. Avant de terminer, je désire également remercier tous les hommes et toutes les femmes qui ont travaillé et travaillent encore dans nos moulins. Ces moulins ont fait vivre plusieurs générations de familles non seulement de Meilleur, mais de bien d'autres des Hautes-Laurentides.

1. Adrien Filion, Recensement du Canada 1921 (Année : 1921, Sous-district : Kiamika, Canada, page 6); image digitale, « Recensement du Canada de 1921 » [ancestry.com](http://www.ancestry.com) (<http://www.ancestry.com>, repéré en décembre 2017), citant la source originale : Library and Archives Canada. Sixth Census of Canada, 1921. Ottawa, Ontario, Canada : Library and Archives Canada, 2013.
2. Vente de Honorius Matte à Adrien Meilleur (18 novembre 1922, Mont-Laurier, Collette, Victor-Louis, notaire); copie des minutes.
3. Source : Mme Jeannette Meilleur, entrevue réalisée par Mme Nicole Meilleur.
4. Source des informations : Entrevues avec M. Valmore Meilleur et M. Raymond Meilleur, fils d'Adrien Meilleur.
5. Source des informations : Entrevue avec M. Normand Meilleur et M. Pierre Meilleur, fils et petit-fils d'Isidore Meilleur.
6. MEILLEUR, Lise, Quelques premiers arrivants, leur descendance, leurs réalisations d'hier à aujourd'hui. (SHGHL) Source des informations : entrevue avec Mme Lise Meilleur, fille de M. Paul-Émile Meilleur.
7. Source des informations : entrevue avec M. Gaby Meilleur, fils de M. René Meilleur.
8. COURSOLO, Luc, Lac-du-Cerf La mémoire du Temps, Paroisse Notre-Dame-de-Lourdes, 1992, 306 p.
9. Vente par Émile Diotte à Adrien Meilleur (5 septembre 1944, Mont-Laurier, L'Allier, J.M., notaire); document original.
10. LACASSE, Josée, MORIN, Alain, NANTEL, Angèle et NANTEL, Solange. Kiamika comme une rivière... Comité des fêtes du centenaire de Kiamika, 1998. 387 p.
11. Source des informations : entrevue avec M. André Meilleur, fils de M. Charles (Sr) Meilleur.



5 à 7 annuel des bénévoles

Une trentaine de personnes étaient présentes cette année au traditionnel goûter-jasette. La SHGHL était fière de souligner le travail des près de 40 bénévoles qui œuvrent au rayonnement de notre organisme. Nous avons profité de l'occasion pour lancer la «Trousse d'accueil du bénévole», un document d'informations qui complète l'arrivée des nouveaux bénévoles au sein de notre organisme.



Les Squatters

par Luc Paquette, avec la collaboration spéciale de Guy Létourneau, arpenteur-géomètre

L'arpentage sur la Lièvre au 19^e siècle (1840-1890)

Le 1^{er} explorateur européen à arpenter et à cartographier la Nouvelle-France est Samuel de Champlain. C'est pour cette raison que l'Ordre des arpenteurs-géomètres du Québec lui a symboliquement donné le matricule numéro (1) à titre posthume. À la base, la pratique de l'arpentage consiste à mesurer la distance entre deux points à l'aide d'instruments spéciaux qui permettent de délimiter des lots, des rangs, des routes, des cours d'eau, etc. L'arpenteur-géomètre est responsable de la gestion du territoire.

Présence amérindienne

On voit la proximité des arpenteurs auprès des Amérindiens en lisant tous ces lieux nommés en langue algonquienne dans leurs carnets et plans du 19^e siècle. Il faut se rappeler que bien avant l'arrivée des européens, ces cours d'eau avaient déjà un nom ! Signe évident de l'occupation du territoire.

Les Anishinabés sont animistes, mot qui provient du latin « anima » qui signifie âme. Selon ces croyances, chaque personne, animal, plante et pierre est habité par un esprit. C'est pour cette raison que l'on retrouve beaucoup de cours d'eau avec des noms d'animaux et de plantes comme Wabassée (cygne blanc), Tapani (cresson), Mitchinamécus (grosse truite), etc.

Souvent, le nom d'un rapide pouvait commémorer un événement légendaire, comme le « Rapide de l'Orignal » en souvenir d'un orignal pourchassé qui aurait sauté le rapide d'un seul bond. Ou alors, un rapide pouvait par sa forme rappeler la forme d'un animal et en porter le nom, comme le Rapide de la tortue.

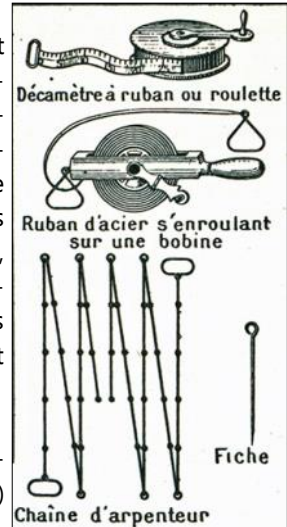
En 1909, un article d'Eugène Rouillard intitulé « L'invasion des noms sauvages » déclencha une guerre aux toponymes autochtones et, en conséquence, la nomenclature amérindienne du Québec a été éliminée de façon radicale à près de 80 % des 15 000 toponymes autochtones qui meublèrent encore les cartes géographiques du Québec au siècle dernier. Mais depuis plusieurs années, les noms amérindiens reviennent. La Commission de toponymie du Québec contribue pour une bonne part à concrétiser cette revitalisation. Et ceci, grâce à la mémoire extrêmement vivante et fiable des communautés amérindiennes et inuites.

Le carnet des arpenteurs

Les récits et les cartes des cantons que nous ont laissés

les arpenteurs-géomètres sont remplis d'informations historiques. En plus de faire l'évaluation des ressources naturelles, du territoire et de l'inventaire forestier, ils nous rappellent qu'à cette époque, le fait d'explorer chaque parcelle de terrain ainsi que les cours d'eau limitrophes était toute une expédition.

Le journal d'arpentage d'Edward J. Rainboth (1855-1929) raconte son voyage en partance d'Aylmer en septembre 1885. Selon les instructions reçues du Commissaire des terres de la Couronne à Québec, il doit procéder à la subdivision du canton Robertson et Campbell, situé de chaque côté de la rivière du Lièvre, dans le comté de l'Ottawa. Les premiers préparatifs sont l'achat d'un canot et des provisions nécessaires à Aylmer. Il engage aussi deux porteurs de chaîne ainsi que des bûcherons. Les porteurs de chaîne utilisent la chaîne de Günther qui mesure 66 pieds (20,11m) et est divisée en 100 maillons. Aussitôt prêts, ils partent en direction de Buckingham sur le train du Canadien Pacifique. Ils embarquent ensuite dans un bateau vapeur jusqu'aux « Hautes Chutes ». S'amorce alors un



Source : Larousse du XX^e siècle. 1928.



Source : Larousse du XX^e siècle.

premier portage pour acheminer les provisions et les instruments d'arpentage en haut des chutes pour y camper. Le lendemain matin, ils partent en canot avec tous les



Entrevue avec Jean-Claude Brisebois

Réalisée par Diane Bilodeau

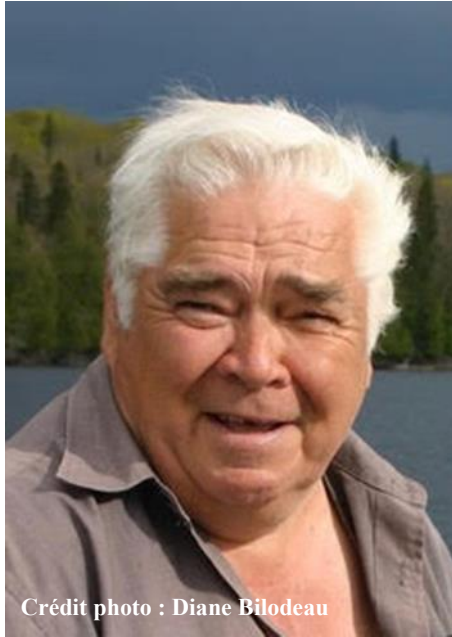
Voici le récit de M. Brisebois, ancien travailleur forestier :

« J'ai travaillé directement ou indirectement dans des emplois liés à l'industrie forestière durant la majorité de ma vie professionnelle. Mon premier emploi comme bûcheron a été au camp de la chute MacLaren (réservoir Mitchinamecus) de la MacLaren. Je me souviens de ma première journée. C'était l'hiver avant Noël, j'avais 16/17 ans et j'étais parti avec mon frère Léon. On avait transporté notre cheval dans la boîte du « truck » à mon père, Jos (Joseph) Brisebois.

On est arrivés à la noirceur et il fallait faire nos « beds ». Le « jobber », le père (Florent) Arbour, que mon père connaissait bien, nous a envoyés à la « shed » à foin pour remplir nos paillasses. Étant donné que l'on ne connaissait pas cela, on les avait remplies avec des galettes de foin. Nous avons très mal dormi car ce n'était pas au niveau. Le lendemain, ce dernier nous a montré comment effiloche le foin. Nous avons fait une paillasse d'environ 8 pouces. Par la suite, on a bien dormi.

Nous ne connaissons rien du métier de bûcheron, le père Arbour nous a montré comment scier et ébrancher les arbres avec un godendard, comment faire un amoncellement de bois avec des billots de 12/16 pieds de long, comment faire les « trails » et les « blazes » (points de repère) avec sa petite hache qu'il traînait toujours. Moi, j'avais la hache de mon père, c'était une hache canadienne Garant. Il nous a montré aussi comment faire. Nous partions le matin à la noirceur et on revenait aussi à la noirceur. On devait prendre soin de son cheval en le soignant avec du foin et de l'avoine. On lui mettait une couverture et après le souper à 6 heures, on allait l'étriller. Une fois par semaine, on lui donnait du son.

À la chute Maclean, nous avions un bon « cook », c'était le père Lemieux. Il faisait aussi des bonnes galettes que l'on mangeait avec de la mélasse comme collation en après-midi. Pour le midi, on se faisait un feu, on mangeait des toasts avec du lard salé. On mangeait de tout, surtout des bouillis, mais parfois du steak, comme lorsque mon père montait un bœuf jusqu'au camp. Il venait à pied, cela prenait deux jours. Le bœuf était tué sur place. Cela faisait du bon steak. Parfois, le cuisinier était mauvais, on l'appelait un « bouilleux ».



Crédit photo : Diane Bilodeau

Pendant deux ans avec mes frères Léon et Jean-Marie, j'ai travaillé au camp Landron de la CIP à bûcher du pin. En équipe on coupait des « stripes » de pitoues dans les « blazes » et ensuite avec le cheval on rangeait le bois au « top'n'out » (lieu commun d'entreposage du bois) sur le grand chemin. On était payé en fonction du bois abattu. Le mesureur passait et évaluait la quantité de billots et tu étais payé en conséquence. Après trois ans comme bûcheron, lorsque mon père s'est blessé, je me

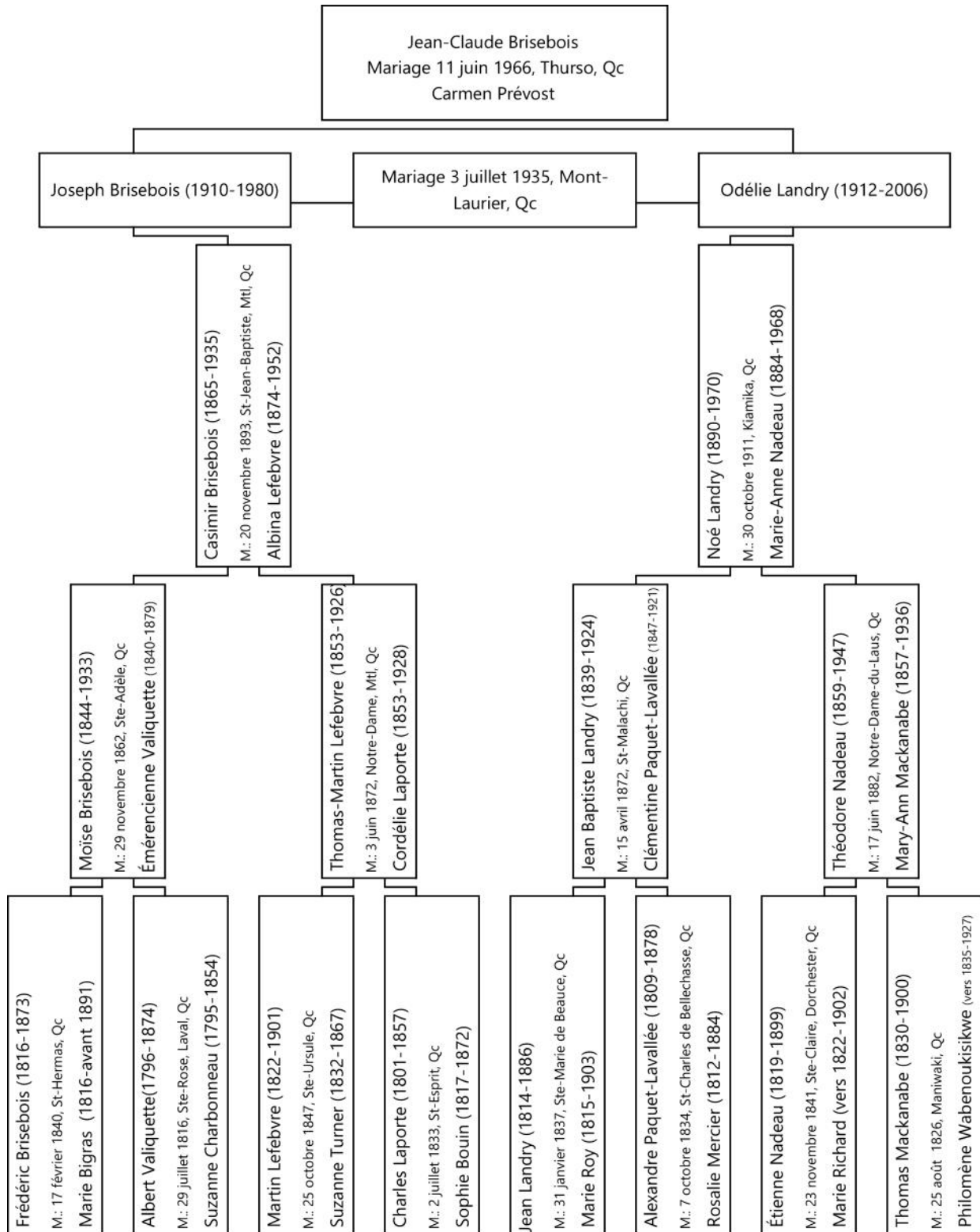
suis mis à charrier le bois avec le tracteur dans le haut du Basketong. C'était très dangereux. Il fallait attacher le tracteur à la « sleigh » et ensuite amener les chargements aux endroits indiqués sur le lac en passant par d'étroits sentiers de glace. Tu pouvais facilement glisser à côté et sombrer dans le lac. C'est là que j'ai beaucoup vieilli.

Je me souviens que lorsque la drave passait sur la rivière de la Lièvre, une trentaine de draveurs s'arrêtaient et campaient sur le terrain de mon père. Avec l'agent de la compagnie, Harry Hamel (Honoré), nous allions tous dîner ensemble. C'était une fête.

J'ai terminé ma carrière comme propriétaire du Centre du Camion, garage spécialisé dans la réparation des camions forestiers. »

Tableau d'ascendance collatérale de Jean-Claude Brisebois - 5 générations

Par Diane Bilodeau





Les trésors cachés dans les fonds

par Benoît Bourbeau

L'acquisition d'un fonds d'archives réserve souvent des surprises à un archiviste. En effet, des fonds d'archives contiennent parfois des documents qui s'avèrent très précieux pour la compréhension de l'histoire locale et ceux-ci, souvent anciens, passent parfois sous le radar des bibliothèques et des centres d'archives les plus susceptibles de les posséder.

Un des fonds contenant plusieurs de ces surprises est celui de la famille de Joseph-Antonio Matte (P134). En effet, non seulement ce fonds contient plusieurs photos et documents originaux de Solime Alix et de sa famille, il contient aussi des documents témoignant de la mise en place du réseau de transport de la région, en particulier la construction du chemin Poulin entre Val-Barrette et Bédard.

Lors de l'acquisition de ce fonds par la Société d'histoire, il était normal de constater la présence de tels documents à l'intérieur étant donné les liens de parenté qui existaient entre les membres de la famille Matte et ceux de la famille Alix. Mais d'en trouver à ce point a surpris à la fois l'archiviste et les bénévoles qui ont patiemment traité ce fonds d'archives d'une très grande richesse pour notre région.

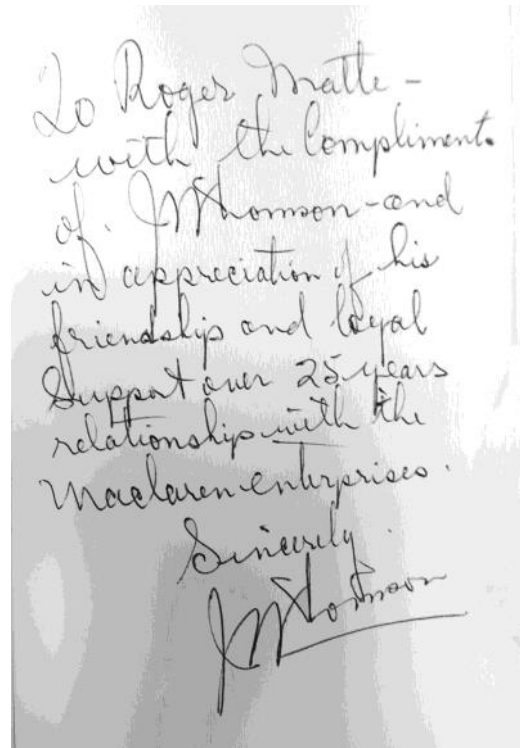
Fonds Matte et industrie forestière

Mais pourquoi une chronique sur le fonds Matte dans cette Laurentie consacrée à l'industrie forestière? C'est parce qu'un des trésors de ce fonds est un livre sur la famille MacLaren écrit par Joseph Arthur Bryant et James W. Thomson. Ce livre rare de 127 pages ayant été écrit par des amis des MacLaren nous permet une incursion privilégiée dans la vie de cette famille d'industriels de la Basse-Lièvre et aussi d'en retracer les origines lointaines jusqu'à Balquhider sur les rives du Loch Voil, en Écosse.

Non seulement ce volume nous apporte-t-il des informations d'une grande richesse nous permettant de reconstituer la vie de cette famille d'hommes d'affaires, il nous renseigne aussi sur les liens entretenus entre les administrateurs de la Société historique de la région de Mont-Laurier et les biographes officiels de la famille MacLaren. En effet, un livre peut, comme dans le cas présent, devenir un document d'archives s'il est annoté ou dédié. Dans le cas présent, la dédicace ajoute des

informations sur les relations entretenues par les contributeurs du fonds d'archives.

Combien d'autres fonds de la Société nous réservent de telles surprises? Probablement plusieurs. Sauf qu'avant de réussir à retracer ces richesses, encore faut-il qu'une armée de bénévoles aient au moins pu effectuer l'inventaire de ces fonds. Merci à tous nos précieux bénévoles et employés qui ont su traiter ce fonds avec passion et professionnalisme !



Dédicace de James W. Thomson, secrétaire des compagnies James MacLaren, à Roger Matte, fils de J. Antonio Matte, dont le fonds a été traité grâce à une aide au traitement provenant de BAnQ. Source : THOMPSON, James W., *Lumbering on the rivière du Lièvre: A Saga of MacLaren's and Buckingham*, Ottawa, 1973. 130 p.

Encourageons nos commanditaires !



La **forêt privée** des Laurentides et de l'Outaouais, territoire de **ressources à découvrir**

Alliance des propriétaires forestiers
LAURENTIDES • OUTAOUAIS

Téléphone 819 623-2228
Courriel info@apflo.ca

725, rue Vaudreuil, Mont-Laurier (Québec) J9L 2B8
www.apflo.ca | Suivez-nous 



Létourneau & Gobeil
Arpenteurs-géomètres

Guy Létourneau, a-g.
Normand Gobeil, a-g.

208, rue de la Madone
Mont-Laurier (Québec)
J9L 1R2

Téléphone: 819 623-7711
Télécopieur: 819 623-9711



SCIERIE
C. MEILLEUR ET FILS INC.
KIAMIKA

6, ch. du 7^e Rang
Kiamika, Qc J0W 1G0
Téléphone : 819 585.2432
Sans frais : 1 877 309.2551
Cellulaire : 819 440.8284
charles@scierie-cmeilleur.com

Charles Meilleur
Directeur général
Spécialiste du cèdre
www.scierie-cmeilleur.com



Hamster
Jaclo inc.

500, rue de la Madone, Mont-Laurier QC J9L 1S5
T. 819 623-5440 info@buroplusjaclo.com



Pain
Pâtisserie
Tartes
Pizzas
Brioches
Croissants
Pâtes maison
Gâteaux et plus

Boulangerie
Rivière Rouge

Jonathan Blain 819 279-5135
Boulangère 819 275-3787
1271, rue L'Annunciation Sud,
Rivière-Rouge, J0T 1T0
info@boulangerie-riviere-rouge.com

www.boulangerie-riviere-rouge.com
Nouveau : 489, rue de la Madone, Mont-Laurier



Nathalie Dallaire
Co-Propriétaire
ndallaire@homehardwaremontlaurier.com

Home Hardware
Mont-Laurier
939, boul.
A.-Paquette
local 34
Mont-Laurier
(Québec)
J9L 3J1

Tél 819 623 1110
Télé 819 623 6165

Store #2442-8




La BOUTIKOBOIS
enr.
ÉBÉNISTERIE
DEPUIS 1976

Benoit N. Legault
819 623-5780

Mont-Laurier, QC
boutikobois@hotmail.com



PRÉSENT
À CHAQUE
INSTANT

**COOPÉRATIVE
FUNÉRAIRE
BRUNET**
DEPUIS 1982

Rivière-Rouge 819 275-8555
Mont-Laurier 819 623-6232
Maniwaki 819 449-6082




Accent
Meubles
Accessoires
Électroménagers
www.accentmeubles.com

LES MEUBLES MONT-LAURIER
580, rue Hébert
Mont-Laurier (Qc) J9L 2X2
Tél. : 819 623-1115
Télé. : 819 623-2552
info@accentmml.com



**GIANT
TIGER**
your save on everything store

**TIGRE
GÉANT**
votre magasin vos économies

MARTIN LACHAMBRE
Propriétaire
Marché Madone Limitée
414 rue Du Pont, Mont Laurier, Québec, J9L 2R7
Tel./Tél. 819 440 3032 | Fax./Télec. 819 440 3039
mgrstore024@gianttiger.com
www.gianttiger.com • www.tigregéant.com
Established in 1961 - Établie en 1961



Sylvain Pagé
Député de Labelle

488, rue Mercier
Mont-Laurier (Québec)
J9L 2W2
Téléphone : **819 623-1277**



Mont-Laurier

*d'un
naturel
accueillant*

Ville de Mont-Laurier
300, boul. Albiny-Paquette
Mont-Laurier (Québec)



MONT-LAURIER | FERME-NEUVE
819 440-2700



COOPÉRATIVE FORESTIÈRE
des Hautes-Laurentides

Entrepreneur social depuis 1978

395, boul. des Ruisseaux, Mont-Laurier
(Québec) J9L 0H6 Téléphone: (819) 623-4422



**Centre de Formation
Professionnelle
Mont-Laurier**

819 623-4111
www.cfpml.qc.ca



**Nous formons
les forestiers
qui marquent l'histoire
des Hautes-Laurentides !**